
3 1761 07492803 7

L'ENSEIGNE,

OU

LE JEUNE MILITAIRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

Librement traduite de la pièce allemande,

PAR L. BURSAY,

De l'Académie des Arcades de Rome.



A BRUXELLES,

Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

AN VII.

PERSONNAGES.

LE BARON DE HARRWITZ, ancien Officier retiré.

SOPHIE DE HARRWITZ, sa fille.

LE BARON D'ALSING, Capitaine. } *au même régiment.*

MERWILL, Enseigne, }

LE DOCTEUR MANNSBERG, Médecin.

WILHELMINE, gouvernante de Sophie.

FRIDENK, Domestique du Baron de Harwitz.

FRANTZ, Domestique du Baron d'Alsing.

La scène est dans une ville principale des États d'un Prince d'Allemagne.

L'ENSEIGNE,

OU

LE JEUNE MILITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement du Baron, dans lequel tout paraît mal en ordre, avec un secrétaire qui peut se fermer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON DE HARRWITZ, FRIDENK, *Valet.*

FRIDENK *acheve d'habiller le Baron, il prend une brosse et ôte de la poussière de l'habit de son maître.*

LE BARON, *(regardant à sa montre.)*

HUIT heures et demie.... la voiture.

FRIDENK.

On doit avoir mis les chevaux, je vais voir.

SCÈNE II.

LE BARON, *seul.*

Il ferme le secrétaire, prend son chapeau, sa canne; va à la porte, l'ouvre, s'arrête un instant, réfléchi la main appuyée sur son front, referme la porte, et dit en revenant sur ses pas.

C'est un jeune libertin ! il a une secrète intrigu d'amour

Il remet sur une table son chapeau et sa canne, il reprend sa robe de chambre, il r'ouvre son secrétaire, s'assied et se met à écrire.

Chère et malheureuse Caroline.

SCÈNE III.

LE BARON, WILHELMINE.

WILHELMINE.

Monsieur, les chevaux sont mis.

LE BARON.

Qui veut sortir en voiture ?

WILHELMINE.

Vous, Monsieur ; pour aller chez le Général.

LE BARON.

La tête vous tourne, qu'ai-je encore à faire chez le Général ?

WILHELMINE.

Prendre des informations sur la conduite de l'Enseigne Merwill.

LE BARON.

J'y ai déjà été.

WILHELMINE.

Comment ?

LE BARON.

C'est un jeune libertin; il a une secrète intrigue d'amour.

WILHELMINE, *à part.*

Bon Dieu! Le voilà retombé.

LE BARON.

Un homme comme les autres! Engeance de vipère!

WILHELMINE

Revenez à vous, mon cher M. le Baron; vous n'avez pas encore sorti d'aujourd'hui.

LE BARON, (*tressaillant d'impatience.*)

Me prenez-vous pour un fou? A huit heures et demie j'avais fini de m'habiller, et à présent (*il tire sa montre.*) Il est (*tout surpris.*) Il est trente-cinq minutes.

WILHELMINE.

Il est donc impossible que Monsieur soit allé où il dit.

LE BARON.

Hum!... c'est singulier! il me semble pourtant que le Général m'a dit: ,, C'est un jeune libertin, il a une secrète intrigue d'amour ".

WILHELMINE.

Mon cher M. le Baron! ce sont vos propres idées qui vous ont frappées, parce que nous ne pouvons rien apprendre de la conduite du jeune Merwill.

LE BARON, (*réfléchissant.*)

Vous avez raison; je me rappelle.... est-il déjà sorti?

WILHELMINE.

Comme à l'ordinaire.

LE BARON, (*avec amertume.*)

Je sais, je sais... Je ne trouverai pas un honnête homme pour me fermer les yeux.

WILHELMINE.

Mon cher Monsieur.... et votre Sophie?....

LE BARON.

Elle aura le sort de Caroline; elle sera séduite par

quelques scélérats.... (*Revenant à lui.*) Paix.... où est ma lettre ?.... Continuons.

WILHELMINE, *à part.*

Si je pouvois seulement savoir quelle est cette Caroline dont il est sans cesse occupé, et dont l'idée paroît si profondément gravée dans son cœur !.... Le voilà encore la plume à la main ; je ne dois pas le laisser dans cette triste occupation, il faut le distraire. (*Haut.*) Monsieur ! vous ne savez pas qu'aujourd'hui près de votre maison, il est arrivé un accident.

LE BARON, (*avec effroi.*)

Un accident !

WILHELMINE.

Un cocher imprudent a fait passer sa voiture sur un enfant.

LE BARON, (*s'allarmant.*)

Sur un enfant ?... est-il mort ?

WILHELMINE.

Non, Monsieur ; on espère le sauver, c'est l'enfant de notre pauvre blanchisseuse. Si vous aviez la bonté de donner quelque secours à ces pauvres gens.

LE BARON.

Au diable !... je ne donne rien.

WILHELMINE, *à part.*

Si dans sa distraction du moins, il pouvait éprouver un mouvement de compassion.

LE BARON.

Faites moi restituer tout ce qu'on ma surpris en me trompant ; je recommencerai à faire du bien.

WILHELMINE, *à part.*

Et le Docteur aussi qui se fait attendre aujourd'hui !

LE BARON, (*prenant devant lui son livre de compte.*)

Le fils de notre blanchisseuse ?

WILHELMINE.

Oui, Monsieur.

(*Le Baron écrit sur son livre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, (*bas à Wilhelmine.*)

COMMENT se trouve-t-il aujourd'hui?

WILHELMINE, (*de même.*)

Pas bien.

SOPHIE.

Bon jour, mon cher père.

LE BARON.

Ah! je vous salue, Docteur.

SOPHIE.

C'est moi, mon cher père.

LE BARON, (*regardant autour de lui.*)

Ah!... que veux-tu?

SOPHIE.

Une certaine veuve Walner est-là.

LE BARON, (*étonné.*)

Walner! (*avec colère.*) Qu'est-ce que c'est? que veut-elle?

SOPHIE.

Elle m'a suppliée avec larmes de vous demander par où elle a mérité le malheur de perdre l'aumône qu'elle recevait chaque mois?

LE BARON, *vivement.*

Quelle aumône! Qui la lui donnait? moi?

SOPHIE.

C'est ce qu'elle dit.

LE BARON.

Je ne fais point d'aumône. J'entend qu'elle se retire, et qu'on la mette dehors.

SOPHIE, (*Se retirant avec un soupir.*)

Oh! mon dieu!

LE BARON, (*la rappelant.*)

Sophie!... Sophie!... (*Elle revient.*) Donne moi ta bourse.

SOPHIE, *la lui donnant.*

La voilà

LE BARON, *considérant la bourse.*

Est-ce là tout ce que tu posséde ?

SOPHIE.

Oui, mon père.

LE BARON, *jetant la bourse sur la table.*

C'est bon, qu'on la mette dehors.

(Sophie se retire en soupirant.)

SCÈNE V.

LE BARON, WILHELMINE.

LE BARON, *(écrit dans son livre en murmurant.)*

LA veuve Walner.

WILHELMINE, *à part.*

Nos propres maux devraient cependant nousfaire compattir à ceux d'autrui.

LE BARON, *se levant précipitamment.*

Sophie aime-t-elle Merwill ?

WILHELMINE.

Puis-je vous répondre là-dessus, Monsieur ?

LE BARON.

Pourquoi non ?

WILHELMINE.

Je ne m'en suis point apperçue.

LE BARON, *après un silence.*

Mais, où ce malheureux Enseigne peut-il passer toute sa vie ?

WILHELMINE.

Dieu le sait ! mais si vous vouliez, Monsieur, on pourrait mettre quelqu'un sur ses traces.

LE BARON.

Et lui dérober un secret qu'il veut cacher ? . . . Ne l'ai-je pas dit, corruption générale du cœur humain ! Je fais une question innocente.... elle donne l'idée d'un projet coupable.

WILHELMINE.

Mais, si par cette recherche on pouvait contribuer au bonheur du jeune homme ?....

LE BARON, *avec douceur.*

Oui, si on le pouvait.... (*reprenant avec violence.*) Mais pourquoi voudrais-je son bonheur ? Eh ! que m'importe cet homme !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, FRIDENK, *qui apporte un verre d'eau, des gouttes et une cuillière, les mets sur la table et se retire.*

LE DOCTEUR.

Bon jour, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Non, je ne veux rien donner, [*à Wilhelmine*] allez-vous-en.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE DOCTEUR.

LE BARON.

Et vous aussi, Docteur, vous ne valez pas mieux que les autres.

LE DOCTEUR, *qui lui présente des gouttes dans une cuillière.*

Avant tout, je vous prie de prendre....

LE BARON.

Rien de vous. Fi ! Monsieur ! Vous le seul homme en qui je reconnoissais quelque chose d'estimable.

LE DOCTEUR, *froidement.*

Vous ne voulez pas prendre ?...

LE BARON.

Prenez vous même .... pour épurer votre cœur et votre sang.

LE DOCTEUR, *froidement.*

Monsieur le Baron !

LE BARON.

Que le diable emporte vos gouttes.

LE DOCTEUR.

Je me retire.

LE BARON.

Allons, allons.... je vais en prendre.... Voyons.

LE DOCTEUR, (*lui donnant des gouttes, remet la cuillière sur la table, et lui tâte le pouls.*)

L'on vous a aujourd'hui laissé trop long-tems seul. (*A part.*) L'orage s'élève.

LE BARON.

Oh ! s'il pouvait envelopper tous les hommes qui pensent mal ?

LE DOCTEUR, *souriant.*

Il en épargnerait peu. (*A part.*) Paix ! (*Haut.*) Monsieur le Baron, dites-moi sans vous emporter, ce qui vous irrite contre moi ?

LE BARON.

Le mauvais tour que vous m'avez joué.

LE DOCTEUR.

Doucement, je vous prie.... de quoi vous plaignez-vous ?

LE BARON.

Pourquoi m'avez-vous découvert à la veuve Walner ?

LE DOCTEUR.

Parce qu'au premier secours que je lui portai de votre part, vous ne m'aviez pas encore prescrit de me taire.

LE BARON, *se rappelant.*

Cela peut-être. Mais pourquoi l'avez-vous actuellement privée de ce secours qu'elle recevait tous les mois ?

LE DOCTEUR.

Parce que vous ne me l'avez pas remis.

LE BARON.

Mensonge ! imposture ! Sont-ce là de ces choses que je puis oublier ?

LE DOCTEUR.

Un moment, s'il vous plaît. Vous savez que pour les objets de votre secrète bienfaisance, je ne reçois rien de vous que je ne vous en fasse prendre note sous mes yeux.

LE BARON.

Eh bien ! l'aurai-je prise ?

LE DOCTEUR.

Un moment, cherchez.

LE BARON, *parcourant son livre, garde un instant le silence, dit au Docteur en lui pressant la main.*

Pardon, pardon.... mais non.... je n'en ai point à vous demander. Pourquoi n'avez-vous pas avancé cet argent plutôt que de laisser languir ces pauvres gens ?

LE DOCTEUR.

Accusez-en ma mémoire, et non ma volonté. Mais, pourquoi cette femme n'est-elle pas plutôt venue à moi ?

LE BARON.

Elle ne vous aura pas trouvé. Voilà la somme, mais recommandez-lui le silence le plus absolu. A-propos, Docteur ! encore une obligation à remplir. L'enfant de ma pauvre blanchisseuse a été froissé par une voiture, portez à la mère ces dix ducats.

LE DOCTEUR.

Prenez-en note.

LE BARON, *s'assied et écrit.*

Mais, Docteur ; au nom de Dieu, le secret ; ....

si quatre personnes seulement savent que je n'ai point la dureté que j'affecte, je suis bientôt ruiné pour la troisième fois.

LE DOCTEUR, *allant et venant.*

C'est ce que vous ne devez plus avoir à craindre; l'âge amène la prudence.

LE BARON, *écrit.*

Le.... quel quantième avons-nous?

LE DOCTEUR, *se promenant toujours.*

Le 8 août. Comment avez-vous reposé cette nuit? Avec inquiétude, sans doute? Vous avez aujourd'hui besoin de dissipation. Mais, qu'avez-vous donc tant à écrire? (*Il regarde sur le livre du Baron, et lit*): „ Reviens, chère Caroline, et pardonne. "
Baron, revenez à vous.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOCTEUR.

Voulez-vous de votre livre de dépense faire celui de vos lettres?

LE BARON, *regardant ce qu'il a écrit, rejettant le livre et se levant avec vivacité.*

Ah!

LE DOCTEUR.

Allons, Monsieur le Baron, montons en voiture, faisons une promenade; vous avez besoin de vous distraire.

LE BARON.

Mais, dites moi, Docteur; pourquoi le sommeil me refuse-t-il ses douceurs? Pourquoi suis-je malade? Pourquoi mes idées se troublent-elles? Pourquoi enfin le monde m'est-il odieux? Parce que j'étais un homme.... parce que je me suis abandonné aux excès d'un caractère violent.... que je ne me suis pas donné.

LE DOCTEUR.

Cher Baron! loin de moi l'idée de vous arracher votre secret; mais chaque jour la disposition de votre vo... semble mériter plus d'attention.

me tai

LE BARON.

Non, Docteur, non; mon secret doit mourir avec moi. Qu'il vous suffise de savoir que je fus un monstre, et que j'expie aujourd'hui ma scélératesse.

LE DOCTEUR.

Peut-être votre imagination vous exagère une faute.... que les conseils et les consolations d'un ami pourraient....

LE BARON, *douloureusement.*

Conseils! consolations!... (*S'interrompant.*) Cherchez-moi un brave et honnête homme pour ma Sophie; alors j'aurai reçu les conseils, et les consolations qu'il m'est possible de recevoir.

LE DOCTEUR.

J'ai cru remarquer que vous preniez beaucoup d'intérêt au jeune Merwill.

LE BARON.

J'en conviens; mais puis-je donner une jeune innocente à un homme dont personne ne connaît la conduite.

LE DOCTEUR.

J'ai moi-même de la peine à concevoir....

LE BARON.

Il a quelque vile intrigue d'amour; voilà tout le mystère. Telle est la cause de ses dettes et de ses démarches secrètes. Dieu! combien je me réjouissais d'avoir fait la connaissance de ce jeune Officier!

LE DOCTEUR.

Vous vous déciderez donc, mon cher Baron, à écouter les propositions du capitaine Alsing?

LE BARON.

Comment! de cet intrépide questionneur! que le Ciel m'en préserve.

LE DOCTEUR.

C'est un homme plein de raison et de probité.

LE BARON.

C'est vrai; mais il n'en est pas moins insupportable; en un jour il fait plus de question qu'on ne pourrait y

répondre en deux ans. J'aurais depuis long-tems rompu tout commerce avec lui, si ce n'était réellement un brave et parfait honnête homme.

LE DOCTEUR.

Il faut tâcher de lui faire perdre cette ridicule habitude.

LE BARON.

Impossible !... et puis, il est trop riche.

LE DOCTEUR.

Comment trop riche ?.... Singulier défaut.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WILHELMINE.

WILHELMINE.

Le Capitaine Alsing demande à vous rendre ses devoirs.

LE BARON.

Oh! dans cet instant, je ne me sens pas en état de lui répondre.

LE DOCTEUR, *bas.*

Madame Wilhelmine, il ne faut jamais laisser le Baron seul aussi long-tems que ce matin ; je vous l'ai dit souvent.

WILHELMINE.

Mademoiselle m'a retenue auprès d'elle.

LE DOCTEUR.

Elle ne doit pas vous détourner de votre premier soin.

(*Wilhelmine sort.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, LE DOCTEUR, LE CAPITAINE.

LE BARON.

AH ! le voici.... je ne lui réponds ma foi pas.

LE CAPITAINE.

Votre très-humble serviteur, Monsieur le Baron. Je vous salue M. le Docteur. (*Au Baron.*) Puis-je vous demander comment vous vous trouvez ?

LE BARON.

Mais.... tout doucement Capitaine.

LE CAPITAINE.

Et Mademoiselle ?

LE BARON.

Je ne sais.

LE CAPITAINE.

L'Enseigne Merwill ne sera sans doute pas encore à la maison ?

LE BARON.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Est-ce que vous ne lui avez point parlé d'aujourd'hui ?

LE BARON, *à lui-même.*

Au diable ses questions.

LE DOCTEUR.

Non, du moins depuis que je suis ici.

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Avez-vous su ce qui s'est passé hier à la parade ?

LE BARON.

Non.

LE CAPITAINE.

Cela m'étonne. Merwill ne vous a donc pas conté ?

LE BARON, *murmurant et à part.*

Hem, hem, hem.

LE CAPITAINE.

Et vous, Monsieur le Docteur, est-ce que vous n'en avez rien oui dire ?

LE DOCTEUR.

Les histoires de parade ne sont point de ma compétence.

LE CAPITAINE.

Vous le savez, sans doute, Baron. Le Lieutenant Lemback de notre régiment mourut avant-hier.

LE BARON, *à part.*

Que le diable l'emporte.

LE DOCTEUR.

Non Capitaine, Monsieur le Baron n'en sait rien.

LE CAPITAINE.

Eh bien, je vais vous mettre au fait. Le Général s'entretenait avec quelques Officiers, de la mort subite du Lieutenant, il apperçoit Merwill. Eh bien, Monsieur l'Enseigne, lui dit il, j'apprends que vous êtes criblé de dettes: n'est-il pas vrai que si je voulais.... „ *Quoi donc mon Général* " , *vous nommer Lieutenant? Comme il vous plaira, mon Général, mais il ne m'est point étrange d'essuyer un passe-droit, dont j'ai eu déjà trois fois ce désagrément, et....* Vous pourrez l'éprouver une quatrième reprend le Général, et il lui tourne le dos.

LE BARON, *à part.*

Il aura la jeune fille.

LE CAPITAINE.

Hier à dîner, le Général est revenu plusieurs fois avec humeur sur l'imprudente légéreté de l'Enseigne Merwill.

LE BARON.

Ah! sans doute! parce que ce jeune Officier, ne sait ni plier, ni feindre, et ni flatter.

LE CAPITAINE.

Mon cher Baron ; la bravoure et l'exactitude dans le service ne suffisent pas toujours pour s'avancer ; je ne serais peut-être pas encore Capitaine, quoique j'aie beaucup d'années de service, si je n'avais en quelque sorte fait ma cour à une parente du Général.

LE BARON.

J'aimerais mieux vous voir encore Enseigne.

LE CAPITAINE.

Non pas moi, parbleu ; et je vous avoue même que l'orgueil et le défaut de fortune s'accordent mal ensemble.

LE BARON.

Depuis quand la noblesse des sentimens passe-t-elle pour orgueil ?

LE CAPITAINE.

Oh ! depuis le déluge, quand la bourse n'est pas garnie.... Heim ! si notre pauvre Enseigne n'avait pas encore des amis....

LE BARON.

Des amis ! je veux mourir s'il en a un seul.

LE DOCTEUR, *avec ironie.*

A moins que ce ne soit Monsieur d'Alsing.

LE CAPITAINE.

Moi-même, Docteur ; et c'est parce que je le suis que je ressens vivement son procédé à l'égard du Général.

LE DOCTEUR.

Permettez-moi de vous dire qu'un véritable ami prudent et sincère, prendrait beaucoup plus d'intérêt aux affaires du jeune homme.... Ses dettes....

LE CAPITAINE.

Je les aurais volontiers toutes acquittées ; mais comment vaincre sa fausse délicatesse ?

LE BARON.

Vous les auriez volontiers acquittées !... Ne serait-il pas permis d'en douter, Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Ce doute blesserait mon honneur ; demandez à l'Enseigne si je ne lui ai pas donné tout ce qu'il a désiré.

LE BARON, *bas au Docteur.*

Payez pour Merwill.

LE DOCTEUR.

Probablement il ne vous a demandé que quelques légers services ?

LE CAPITAINE.

Vous me jugé bien mal, Docteur ; Merwill m'a fait entendre qu'il avait besoin de cent ducats, et il les a reçus sur-le-champ.

LE DOCTEUR.

Aurez-vous la bonté, Monsieur le Baron, de vouloir bien me prêter cette somme jusques à ce soir ?

LE BARON.

De tout mon cœur. (*Il écrit dans son livre et compte, etc.*)

LE CAPITAINE, *vivement.*

Comment ? quoi ?.... Eh mais, Messieurs ; ce que je viens de vous confier est entre-nous, je n'ai songé qu'à vous convaincre de mes sentimens pour Merwill; ce n'est point de vous, Docteur, que je dois recevoir ce remboursement, je ne le puis.

LE DOCTEUR.

Vous le devez, Capitaine; quand je me serai mieux expliqué.... Au reste, je n'agis ainsi qu'au nom d'un parent du jeune homme.

LE CAPITAINE.

D'un parent de l'Enseigne ?

LE DOCTEUR.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Qu'il a dans le pays ?

LE DOCTEUR.

Non.

LE CAPITAINE.

O donc ?

LE DOCTEUR.

En Suède.

LE CAPITAINE.

En Suède ? il a probablement changé de nom ?

LE DOCTEUR.

C'est ce que je ne puis vous dire.

LE CAPITAINE.

Et pourquoi son parent ne s'en est-il pas inquiété plutôt ?

LE DOCTEUR.

Parce qu'il ignorait son séjour.

LE CAPITAINE.

Et c'est par vous qu'il en a été instruit ?

LE DOCTEUR.

Avez-vous son obligation sur vous ?

LE CAPITAINE.

Oui, mais elle n'échoit que dans quinze jours.

LE DOCTEUR.

Cela ne fait rien, il ni a pas de mal que cette affaire se termine tout de suite.

LE CAPITAINE.

Oui, pourvu que Merwill ne trouve pas mauvais que je vous en ai parlé.

LE DOCTEUR.

Il n'en saura rien par moi.

LE CAPITAINE.

Je serais très-fâché de le désobliger, et je crains même d'avoir fait une imprudence.

LE DOCTEUR.

Eh ! non, non, pas du tout.

LE CAPITAINE.

C'est un brave jeune homme a qui j'ai même des obligations.

LE DOCTEUR.

Comment cela ?

LE CAPITAINE.

C'est par lui que j'ai fait la connaissance du Baron, celle de Sophie, c'est par lui que je me verrai bientôt l'homme du monde le plus heureux.

LE DOCTEUR.

Je n'entends pas bien ce que vous voulez dire ?

LE CAPITAINE.

Vous ne l'entendez pas ?

LE DOCTEUR.

Non, sur mon honneur.

LE CAPITAINE.

Que manquera-t il à ma félicité, si j'obtiens la main de Mademoiselle Sophie ?

LE DOCTEUR.

Vous avez déjà, sans doute, sollicité le consentement ?

LE CAPITAINE.

Sans contredit, mais je n'ai encore eu de réponse positive ni du Baron, ni de sa fille.

LE DOCTEUR.

Tout de bon ?

LE BARON, *qui pendant ce dialogue a remit son habit, et prit sa canne et son chapeau; appelle :*

Fridenk, Fridenk.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est ? où allez-vous, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Chez le Général.

LE DOCTEUR, *à part.*

Encore une lubie ! on ne peut le laisser une minute à lui-même.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRIDENK *paraît.*

LE BARON, *au Domestique.*

LA voiture tout de suite. (*Le Domestique sort.*)

LE DOCTEUR.

Avez-vous pris note, Monsieur le Baron....

LE BARON.

De quoi?

LE DOCTEUR.

Des cents ducats que vous voulez bien me prêter?

LE BARON, *jetant un coup d'oeil sur son livre.*

Oui, c'est fait.

LE DOCTEUR.

Mais, l'argent?

LE BARON.

Vous l'avez. (*Il ferme le secrétaire.*)

LE DOCTEUR.

Moi?... vous vous trompez, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Je l'aurai donc. (*Il se fouille.*) Ah! je l'avais mis dans ma poche. (*Au Docteur.*) Tenez.

LE DOCTEUR, *remettant la somme au Capitaine.*

Voilà votre argent, Capitaine.

LE CAPITAINE, *rendant le billet.*

Mais encore une fois, Merwill ne m'en saura-t-il pas mauvais gré?

LE DOCTEUR.

Certainement, non. D'ailleurs, il n'en saura rien.

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Vous voulez faire visite au général, Monsieur le Baron.

LE BARON, *à part au Docteur.*

Maudit questionneur!

LE DOCTEUR, *bas.*

Ne vous emportez pas.

LE CAPITAINE.

Probablement pour quelque chose relatif à l'Enseigne?

LE BARON, *à part.*

Attends, attends, je vais aussi te questionner....

LE CAPITAINE.

Croiriez-vous bien, Monsieur le Baron, que je....

LE BARON.

A-propos; quel temps fait-il?

LE CAPITAINE.

Fort beau, je....

LE BARON.

N'a-t il pas plût hier?

LE CAPITAINE.

Hier, non; car je voulais....

LE BARON.

Avez-vous du goût pour la chasse?

LE CAPITAINE.

Oh! oui, car depuis....

LE BARON.

Avez-vous déjà lû la gazette?

LE CAPITAINE.

Oui; avez-vous entendu parler de l'affaire qui....

LE BARON.

Depuis quand êtes-vous au service?

LE CAPITAINE.

Depuis ma quatorzième année. Mais l'affaire....

LE BARON.

Quand montez-vous la garde?

LE CAPITAINE.

Après-demain. On écrit de Paris....

LE BARON.

Prenez-vous du café ou du thé ?

LE CAPITAINE.

Du café. On écrit de Paris....

LE BARON.

Où dînez-vous aujourd'hui ?

LE CAPITAINE.

Chez moi. L'article de Paris annonce....

LE BARON.

Avez-vous fait campagne ?

LE CAPITAINE, *à part.*

Diantre soit de la question. (*Haut.*) Mais cela s'entend, car....

LE BARON.

Que buvez-vous plus volontiers? du vin ou de l'eau ?

LE CAPITAINE.

Du vin. Mais laissez-moi donc vous conter....

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRIDENK, *vient annoncer.*

FRIDENK.

LA voiture est prête. (*Il sort.*)

LE BARON.

Pour qui ?

LE DOCTEUR.

Pour nous Baron, nous avons à faire une promenade.

LE CAPITAINE.

Eh non ! Le Baron voulait aller chez le Général.

LE DOCTEUR.

Point du tout Capitaine ; je sais ce qu'il veut et ce qui lui convient. (*à part.*) Venez, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Capitaine, je vais vous envoyer Sophie.... Je suis réellement fâché de vous laisser. J'avais encore mille questions à vous faire.

LE CAPITAINE.

Permettez-m'en une seule, Baron.

LE BARON.

Non, non, vous ne vous en tiendrez pas là.

LE CAPITAINE.

Sur mon honneur. Puis-je espérer de devenir votre gendre ?

LE BARON.

Avez-vous de la fortune ?

LE CAPITAINE.

J'ai deux terres qui me font chacune un revenu de mil écus d'Empire.

LE BARON.

Vendez-les, quittez votre emploi ; et jettez tous votre argent dans la rivière.

LE CAPITAINE.

Je tomberais dans la misère.

LE BARON.

C'est dans cet état que je veux que soit mon gendre.

LE CAPITAINE.

C'est singulier ! et pourquoi ?

LE BARON.

Pour pouvoir à-peu-près compter sur sa reconnaissance.

LE CAPITAINE.

Croiriez-vous donc ?...

LE BARON.

Ah ! voilà déjà la troisième question. Votre serviteur Capitaine.

(Le Baron sort avec le Docteur.)

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE, *seul.*

Le pauvre Baron retombe dans ses vertiges : je ne veux cependant pas renoncer encore à toute espérance ; mais il ne veut, dit-il, pour gendre qu'un homme sans fortune.... Ah ! ah ! cette intention pourrait fort bien indiquer le jeune Enseigne. Oui-dà. Hé bien ! tant mieux pour celui qui sera favorisé ; je ne renonce pas à Sophie, mais si elle m'échappe, à la bonne-heure ; je n'en suis pas ce qui s'appelle éperduement amoureux, et je me consolerai en me disant qu'un mariage avantageux est plus nécessaire au jeune Merwill qu'à moi.

SCÈNE XIII.

LE CAPITAINE, SOPHIE, WILHELMINE.

SOPHIE, *à Wilhelmine en entrant.*

Ah ! voici l'insupportable questionneur, je crains de me livrer à l'ennui de sa conversation.

LE CAPITAINE.

Votre très-humble serviteur, Mademoiselle. Oserais-je vous demander comment vous vous portez ?

SOPHIE.

Pas très-bien.

LE CAPITAINE.

Pas très-bien ? j'en suis au désespoir ; est-ce un mal de tête ?

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Douleur de dent ?

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Un mouvement de fièvre?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Une palpitation?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Oserais-je m'informer de quoi vous vous plaignez précisément?

SOPHIE.

J'ai mal dormi. (*Bas à Wilhelmine.*) L'insupportable homme.

LE CAPITAINE.

J'en suis bien fâché. Pourrais-je savoir ce qui a interrompu votre repos? — Quelque songe fâcheux, désagréable?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Quelque bruit dans le voisinage?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Celui des v itures?

SOPHIE.

Non, je me suis couchée très-tard.

LE CAPITAINE.

Vraiment? me seroit-il permis de vous demander ce qui a retardé l'instant de votre sommeil? — Vous étiez, sans doute, à quelqu'assemblée?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Ou, vous aviez du monde chez-vous?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Quelque sérénade aura troublé votre repos?

SOPHIE.

Non. J'ai joué avec mon père qui ne se sentoit aucune envie de dormir.

LE CAPITAINE.

Ah! vous avez joué!... Serait-ce au piquet!

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Au dez?

SOPHIE.

Non.

LE CAPITAINE.

Ah! je vois.... Mademoiselle aura fait la troisième à une partie d'hombre.

WILHELMINE, *très-haut.*

Non, nous avons joué aux échecs. (*A part.*) L'ennuyeux personnage.

LE CAPITAINE.

Aux échecs? j'aurais bien voulu voir cette partie, sur-tout quand le Baron tombe dans ses distractions. (*Il rit.*)

SOPHIE.

Je ne permets, Monsieur, aucune plaisanterie sur mon père.

LE CAPITAINE.

Je vous demande mille fois pardon. Mais pour changer de discours, ma belle Demoiselle, oserais-je vous prier de m'apprendre si vous avez réfléchi à la demande que j'ai pris la liberté de vous faire il y a quelques jours.

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Non! la réponse est désobligeante. Mais permettez-moi de vous demander pourquoi ce non?

SOPHIE.

Comme j'ai l'avantage, dans chacun de nos entretiens, d'entendre au moins deux cents questions de votre part, je ne sais à laquelle vous attendez réponse.

LE CAPITAINE.

A laquelle? je n'en ai qu'une intéressante à me permettre; Mademoiselle puis-je espérer de vous appartenir?

SOPHIE.

C'est une question à laquelle je ne saurais répondre.

LE CAPITAINE.

Pourquoi, je vous prie?

SOPHIE.

J'ai un père.

LE CAPITAINE.

Si j'avais le bonheur d'obtenir son aveu, le vôtre le confirmerait-il?

SOPHIE.

Ma réponse ne doit point précéder celle de mon père. (*Bas à Wilhelmine.*) Tâchez de me tirer d'embarras.

LE CAPITAINE.

Craindriez-vous Mademoiselle de ne pas être heureuse avec moi?

WILHELMINE.

Il fait aujourd'hui le plus beau tems du monde.

SOPHIE.

Certainement, et si j'étais homme, je ne me tiendrais pas renfermée dans la maison.

LE CAPITAINE.

Quelqu'autre penchant vous rendrait-il contraire à mes vœux?

WILHELMINE.

C'est cependant un grand avantage pour les hommes.

SOPHIE.

Oui, de pouvoir courir par-tout.

WILHELMINE.

Et jouir des agrémens de la campagne et de la saison.

LE CAPITAINE.

N'obtiendrai-je point de réponse à ma demande ?

SOPHIE, *à Wilhelmine.*

Mon père à bien fait de sortir en voiture.

LE CAPITAINE.

Dois-je prendre congé de vous, Mademoiselle ?

SOPHIE.

Votre très-humble servante, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Et par où ai-je mérité que vous me traitiez avec aussi peu d'égard ?

SOPHIE.

Quoi donc, Monsieur. — J'ai cru que vous preniez congé de moi.

LE CAPITAINE.

Non, Mademoiselle ; ce ne serait que pour vous obéir.

SOPHIE.

Je vous prie de m'excuser ; cependant je dois vous avouer sincérement que l'honneur de votre visite me flatterait beaucoup dans un autre moment, dans celui-ci je ne me trouve pas bien.

LE CAPITAINE.

Daignez donc agréer ma très-humble révérence. (*Il va pour sortir et revient.*) Me permettrez-vous, Mademoiselle, de vous demander si cet après-midi, je ne vous incommoderai point ?

SOPHIE.

Non, je serai charmée de vous voir.

LE CAPITAINE.

J'aurais cependant à vous dire.... mais ce sera pour une autre fois. Je suis Mademoiselle le plus humble de vos serviteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, WILHELMINE.

SOPHIE, *après un silence, elle respire et dit.*

Il est enfin parti ! Le fatigant, l'importun personnage !

WILHELMINE.

Il ne voulait pas vous entendre.

SOPHIE.

Je m'expliquais cependant assez clairement, et trop peut-être.

WILHELMINE.

C'est en vérité dommage que ce brave homme se rende insupportable par son éternelle manie de questionner.

SOPHIE.

Quelle différence entre lui et Merwill ?

WILHELMINE, *à part.*

Oui-dà !

SOPHIE, *regardant à sa montre.*

Voici l'heure où il a coutume de venir.

WILHELMINE.

Qui ?

SOPHIE.

Le jeune Enseigne.

WILHELMINE.

Monsieur le Baron était aujourd'hui fort indisposé contre lui.

SOPHIE.

Ah ! que dites-vous-là ?

WILHELMINE.

A cause de ses démarches mystérieuses.

SOPHIE.

Mais, vraiment il est singulier qu'il s'échappe tous les jours aux mêmes heures.

WILHELMINE.

Votre père s'imagine qu'il a une intrigue d'amour.

SOPHIE, *allarmée.*

Une intrigue d'amour !

WILHELMINE.

Dont la découverte ne lui ferait pas honneur.

SOPHIE.

Est-il possible ?

WILHELMINE.

C'est ce qui fait au jeune homme une nécessité de cacher sa conduite, et ce qui le plonge dans une abîme de dettes.

SOPHIE, *après un silence.*

Est-il possible ?

WILHELMINE.

Sophie ! Sophie !... Je ne suis pas contente.

SOPHIE.

De quoi ?

WILHELMINE.

De votre cœur.

SOPHIE.

Pardon, ma chère amie : mais ne craignez rien de mon cœur.

WILHELMINE.

Point de dissimulation avec moi, chère Sophie, je mérite votre confiance. Une mère ne saurait s'intéresser au bien-être de son enfant plus vivement que je ne m'intéresse au vôtre.

SOPHIE.

Ah ! ma chère bonne !

WILHELMINE.

Soyez en garde contre les effets d'une passion funeste, votre caractère ouvert, votre éducation simple et sans art vous assurent moins que je m'en étais flattée contre les impressions et les suites de l'amour. Il me paraît impossible que jamais Merwill deviennent votre époux, les dispositions favorables de votre père à son égard diminuent tous les jours, et la conduite du jeune homme est toujours la même.

SOPHIE.

Mais si cette conduite ignorée était fondée sur quelque motif estimable? Qui sait?

WILHELMINE.

Un motif estimable pour s'abîmer de dettes! je n'en connais point.

SOPHIE.

Il se justifiera, et à son honneur.... mon cœur me le dit.

WILHELMINE.

Votre cœur, chère Sophie, est une caution à laquelle je ne saurais donner une confiance.

SOPHIE.

Ce que je crains le plus, c'est que la patience n'échappe à mon père.

WILHELMINE.

C'est à quoi vous devez vous attendre, Sophie.

SOPHIE.

Il devient de jour en jour plus grondeur, plus dur.

WILHELMINE.

Ah! mon enfant! quel homme c'était, lorsque je m'attachais à son service; toujours triste à la vérité, mais si doux, si humain, si bienfaisant. Depuis environ huit ans, il reçut une lettre qui le mit dans l'agitation la plus violente; expressions sans suites, des plaintes amères qui me touchaient, les termes de tromperies, de mechanceté et de bassesse; voilà tout ce que je pus recueillir de ce que renfermait cet écrit; mais depuis ce moment les malédictions furent les seules annonces qu'il fit aux infortunés; enfin il devint grondeur, misantrope et distrait.

SOPHIE.

C'est mon père, je ne dois me permettre aucun murmure. Mais chère Wilhelmine, ça été de sa part un singulier caprice de me laisser jusqu'à ma neuvième année chez de malheureux paysans, qui n'ont pû soigner mes premières éducations.

WILHELMINE.

Je ne saurais expliquer son procédé que par une excessive précaution pour affermir votre santé.

SOPHIE.

Mais cette éducation qui fut de son choix, il m'en fait quelquefois un reproche. Dès qu'il s'emporte je m'entend donner par lui le nom de sotte villageoise.

WILHELMINE.

Et contre qui ne s'emporte-t-il pas.... (*Du bruit.*) On vient.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, L'ENSEIGNE.

L'ENSEIGNE: *il paraît interdit en entrant, et il veut se retirer.*

AH! pardon, Mademoiselle, pardon! je croyais que Monsieur le Baron....

SOPHIE.

Il ne tardera pas à revenir.... il a voulu faire une promenade avec le Docteur.... ne voulez-vous pas vous asseoir?

L'ENSEIGNE.

Je vous incommoderais peut-être, Mademoiselle?

SOPHIE.

Pouvez-vous avoir cette idée?

L'ENSEIGNE.

Un malheureux crains toujours d'être importun.

SOPHIE.

Malheureux! (*Bas à Wilhelmine.*) Chère Wilhelmine, ne pourrions-nous pas essayer de lui arracher son secret?

WILHELMINE, *bas.*

Prenez garde seulement de laisser pénétrer le vôtre.

SOPHIE.

Asseyez-vous, Monsieur. (*Ils s'asseyent; silence d'un moment.*) Vous vous dites malheureux?

L'ENSEIGNE.

Je le suis, Mademoiselle, je le suis, et sans espérance.

SOPHIE.

Comment donc ? que vous est-il arrivé ?

L'ENSEIGNE.

Hier je répondis en homme d'honneur à notre Général, et je suis actuellement trop certain de n'être point avancé.

SOPHIE.

Mais, tout l'univers est-il ici pour vous ?

L'ENSEIGNE.

Pour moi, oui, il ne m'est pas permis de quitter ce séjour.

SOPHIE.

Il ne vous est pas permis !....

L'ENSEIGNE, *avec un sentiment profond.*

Et je ne pourrais me résoudre à m'en éloigner, quand même il me serait permis de le faire.

SOPHIE, *bas à Wilhelmine.*

Chère Wilhelmine ! comment expliquer....

WILHELMINE, *bas.*

Je crois plutôt que cela tient à ses demarches secrètes.

SOPHIE, *haut.*

Mais si vous découvriez à mon père....

L'ENSEIGNE.

Quoi ! Mademoiselle ?

SOPHIE.

Ce que vous nommez votre malheur. Il paraît s'intéresser à vous, le chagrin même qu'il ressent de vos démarches mystérieuses en est une preuve.

L'ENSEIGNE

De mes démarches mystérieuses !

SOPHIE, *baissant les yeux.*

Oui, de celles qui vous occupent tous les jours. N'est-ce pas à ces démarches même que tient le motif qui ne vous permet pas de quitter cette ville ? (*L'Enseigne se détourne avec émotion, Sophie continue en regardant Wilhelmine, et poussant un soupir.*) Et qui vous y retiendrait encore quand il vous serait même permis de vous en éloigner.

L'ENSEIGNE.

Non, je vous le jure, Mademoiselle; le motif est en moi-même.

SOPHIE.

Et ne tient point à ses démarches mystérieuses?

L'ENSEIGNE.

Il leur est étranger., et sans elles, il serait plus fort encore pour me retenir.

(Il se lève.)

SOPHIE, *bas à Wilhelmine.*

Ah! ma chère, cela ne peut que me regarder.

WILHELMINE, *bas.*

Ne vous oubliez pas.

SOPHIE.

Je serais volontiers votre confidente, Monsieur.

L'ENSEIGNE.

Ah! Mademoiselle, que j'accepterais avec plaisir vos offres généreuses, q e vous êtes loin de soupçonner les peines secrètes de mon cœur... S'il m'était permis de vous les découvrir.... Enfin si vous pouviez les connaître.... et si je pouvais.... *(Il se détourne.)*

SOPHIE.

Confiez-vous à moi, pensez que c'est à une sœur que vous parlez.

WILHELMINE, *bas à Sophie.*

Mademoiselle, je ne dois pas permettre....

SOPHIE, *avec humeur.*

Que voulez-vous?

WILHELMINE

Songez que cette confiance fraternelle pouvait déplaire à votre père.

L'ENSEIGNE.

Vous avez raison, Madame Wilhelmine. *(Il se lève.)* Adieu, Mademoiselle.

WILHELMINE.

Mais votre présence, Monsieur, ne sera jamais désagréable à M. le Baron

SOPHIE.

Non, certainement, Monsieur; vous pouvez rester et l'attendre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FRANTZ, *entre.*

FRANTZ, *à Merwill.*

Une lettre pour vous, Monsieur.

L'ENSEIGNE.

De la poste ?

FRANTZ.

Non, un inconnu vient de l'apporter.

L'ENSEIGNE, *à part.*

Ce serait en effet la première que j'aurais reçu par la poste. (*A Sophie.*) Pardon, Mademoiselle. (*Haut.*) (*Au Domestique.*) Attend-il réponse ?

FRANTZ.

Non, il s'en est allé tout de suite.

L'ENSEIGNE, *met la lettre dans sa poche.*

Fort bien. (*Frantz sort.*)

SOPHIE.

Lisez, lisez votre lettre, Monsieur, nous nous intéressons tous également à vos peines et à votre satisfaction, et dans cet instant, j'ai le pressentiment de quelque chose d'heureux pour vous.

L'ENSEIGNE, *lit bas la lettre.*

Ah ! Mademoiselle, votre bonté me pénètre jusqu'au fond de l'ame.

WILHELMINE, *bas à Sophie.*

N'accoutumez point votre cœur à en croire ses pressentimens.... Vous vous trahissez, mon enfant.

SOPHIE, *bas.*

Mais il me semble, ma chère Wilhelmine, que cet entretien n'a rien que d'innocent.

L'ENSEIGNE.

Est-ce un songe ? ou veillé-je ?

SOPHIE.

Hé bien? n'est-il pas vrai que vous recevez une nouvelle heureuse.

L'ENSEIGNE.

Et bien surprenante : daignez écouter, Mademoiselle, (*il lit*) : „ Pour vous aider dans vos embarras, „ un inconnu qui a le droit de vous obliger, et qui „ n'attend ni ne veut de remerciement, vous envoie „ cette bagatelle ". Ciel ! mes yeux me trompent-ils, un billet de banque de 100 louis, de quelqu'un qui n'attend point de reconnaissance !

SOPHIE.

Vous voyez, Monsieur, que vous avez encore des amis.

L'ENSEIGNE.

Qui peux-ce être? (*Réfléchissant.*) Serait-ce Monsieur votre père?

SOPHIE, *un soupir à Wilhelmine.*

Combien je le désirerais, chère Wilhelmine !

L'ENSEIGNE, *à part et réfléchissant.*

Serait-ce le conseiller Bramer qui.... c'est aussi peu vraisemblable.

SOPHIE, *bas à Wilhelmine.*

Ce ne sera pas de mon père que cela vient.

L'ENSEIGNE, *à part.*

Je ne me suis pas trompé, et c'est bien à moi. (*Regardant l'adresse.) Hum à Sophie.* Ah ! Mademoiselle, daignez croire qu'un vil intérêt ne parle pas à mon cœur. Permettez que je m'éloigne, cent louis d'un inconnu qui ne veut point de reconnaissance. Ah ! souffrez que je dérobe à vos yeux des mouvemens que leur motif excuse; mais, qu'il ne m'est pas permis de justifier.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE XVII.

SOPHIE, WILHELMINE.

SOPHIE.

QUE veut-il dire, chère Wilhelmine ; mais il faut qu'il ait rencontré bien peu d'hommes sensibles, puisqu'il s'étonne à ce point. -- Mais qui peut être l'homme généreux....

WILHELMINE.

Eh ! mais, si ce n'était point un homme.

SOPHIE.

Ah ! chère Wilhelmine, tu m'as percé le cœur. Ah ! Merwill m'abandonne !

WILHELMINE.

Oui, si cela venait de cette retraite mystérieuse.

SOPHIE.

Eh mais, il en aurait eu le soupçon.

WIMHELMINE.

Ma chère enfant, le jeune homme peu feindre ; et nous ne rien savoir du dérangement et des embarras où il se trouve.

SOPHIE.

Vous avez raison, chère Wilhelmine ; je dois totalement l'oublier.... Ne lui plus parler.... Le voir le moins qu'il me sera possible.... (*Avec dépit.*) Ah ! qu'il s'abandonne tout à son aise à sa mystérieuse intrigue.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE BARON, LE DOCTEUR.

LE BARON.

MONSIEUR l'Enseigne, est-il rentré ?

WILHELMINE.

Oui, Monsieur.

SOPHIE.

Nous l'avons vu, mon père; il vient de recevoir devant nous une lettre d'un inconnu qui lui fait présent d'une lettre-de-change de cent louis.

LE BARON.

De cent louis?.... Quel peut être cet imbécille là?

SOPHIE.

Un innonnu.

LE DOCTEUR.

Vraiment, l'aventure est rare.

SOPHIE.

Mais, nous avons eu des violens soupçons....

LE BARON.

Sur qui?

SOPHIE.

Sur vous, mon père.

LE BARON.

Est tu folle?.... Moi! j'aurais fait la sottise de jetter cent louis par la fenêtre, sans me nommer: et pour un homme dont la conduite suspecte m'indispose depuis long-tems; et à qui je dirais de regarder ma porte pour n'en plus approcher, s'il ne me payait bientôt le loyer de l'appartement que j'ai bien voulu lui céder.

(Il pose sur une table son chapeau et sa canne.)

SOPHIE, *bas.*

Entends-tu, chère Wilhelmine?

WILHELMINE, *bas.*

Cela vient de la dame à l'intrigue.

SOPHIE, *bas.*

Paix donc.

LE BARON.

Madame Wilhelmine, priez l'Enseigne à dîner.

WILHELMINE, *à part.*

Oui, parce qu'il a de l'argent.... Quel homme!

(Wilhelmine sort.)

SCÈNE XIX.

LE BARON, SOPHIE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

TOUTE cette histoire pourrait bien être de l'invention du jeune homme. Avez-vous vu, Mademoiselle, la lettre et le billet de change ?

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, Monsieur le Docteur, l'une et l'autre était dans ses mains.

LE DOCTEUR.

Ce sera sans doute un présent de cette famille inconnue à qui il rend de secrettes visites.

SOPHIE, *à part.*

Il en est instruit aussi !...

LE BARON.

Sophie, donne les ordres pour le service ; nous allons aussi à dîner le questionner.

SOPHIE.

Le Capitaine Alsing ?

LE BARON.

Oui, je viens de le rencontrer à mon retour, et je lui ai fait promettre.

(Sophie sort.)

SCÈNE XX.

LE DOCTEUR, LE BARON.

LE DOCTEUR.

J'AURAIS bien souhaité de voir Merwill ; comment va-t-il employer cette somme ? Cela peut néanmoins nous donner quelque lumière sur son caractère. Allons Baron, ne soyez donc pas si pensif ; que votre humeur s'éclaircisse après une action aussi généreuse.

LE BARON.

Hem! je pensais comment à table je pourrai tourmenter à mon tour, notre faiseur de questions, par celles que je lui adresserai. (*Il rit.*)

LE DOCTEUR.

A merveille, cher Baron: la gaîté, la plaisanterie, voilà les meilleurs remèdes que je puisse vous prescrire.

LE BARON.

Diantre! il ne me vient aucune idée des demandes à lui faire.

LE DOCTEUR.

A-propos, j'oubliais presque de vous donner un avis assez important. En descendant de voiture, pendant que vous parliez au Capitaine....

LE BARON.

Oui, dans ce moment, je trouvais mille questions à lui faire; mais à présent....

LE DOCTEUR.

Non, vis-à-vis la pharmacie militaire, j'y suis entré; l'administrateur m'a dit en confidence, que depuis six mois, Merwill prenait journellement des drogues assez chers, et qu'il n'en avait pas encore payé le premier sou. D'après les recettes que l'administrateur conserve, il paraît que la personne à qui elles sont destinées a une maladie de poitrine.

LE BARON.

Bon! je demanderai au Capitaine s'il est malade de la poitrine, pu'ilqu'il parle si peu.

LE DOCTEUR.

Vous ne m'avez pas bien entendu, Baron.

LE BARON.

Ah! non.

LE DOCTEUR, *bas.*

Patience!....

LE BARON, *riant.*

Je lui demanderai, si quand il vint au monde, il n'a pas dit d'abord ,, que viens-je faire ici?

LE DOCTEUR, *à lui-même.*

Le pauvre Baron! encore vaut-il mieux le voir dans un délire gai, que dans un triste.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, WILHELMINE.

WILHELMINE.

Le Capitaine est là, Monsieur. Fera-t-on servir?

LE BARON.

Oui, oui, (*riant.*) Attends, attends, mon bon ami, je vais te faire rentrer tes questions. (*Il prend le Docteur sous le bras.*) Allons, Docteur, mon cher Docteur, venez m'aider à questionner notre homme.

(*Ils sortent.*)

WILHELMINE, *en les suivans.*

De si bonne humeur! cela n'est pas naturel! Dieu nous garde!... Je crois que c'en est fait de la raison du pauvre Baron.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(Le Théâtre représente la salle à manger.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LE CAPITAINE, LE DOCTEUR, SOPHIE, WILHELMINE, FRIDENK et FRANKZ, *qui desservent la table.*

(Le Baron se balance sur sa chaise, le Capitaine et le Docteur se promènent dans la salle, Sophie et Wilhelmine sont encore à table et se regardent.

WILHELMINE, *aux Domestiques.*

CHERCHEZ bien, voyez encore.... cela ne saurait avoir disparu.

FRIDENK.

Eh ! mon Dieu ! j'ai tout retourné vingt fois.... il me manque un couvert.

LE BARON.

Ainsi Capitaine, vous n'avez donc jamais voyagé ?

LE CAPITAINE.

Jamais. (*Bas au Docteur.*) C'est une chose bien incivile, bien odieuse que la manie de questionner. Je sors. (*Fausse sortie.*)

LE DOCTEUR.

Restez, restez, Capitaine. Beaucoup parler, questionner beaucoup, rien de plus favorable à la santé du Baron.

LE CAPITAINE, *bas au Docteur.*

Mais rien de plus préjudiciable à la mienne, que la nécessité de répondre, cela me donnerait le spléen.

LE BARON.

Qu'aimez-vous mieux prendre vos repas, au jour ou aux lumières.

LE CAPITAINE, *bas au Docteur.*

Avez-vous ouï question plus absurde.

LE DOCTEUR, *bas.*

Ne laissez pas de répondre.

LE CAPITAINE, *haut.*

Aux lumières.

(*Ici les Domestiques emportent la table.*)

LE BARON.

Après le dîner avez-vous l'habitude de dormir ou de vous promener?

LE CAPITAINE.

De me promener.... Je vous fais ma révérence.

LE BARON.

Tout de bon? vous vous en allez?

LE CAPITAINE.

Je vais faire quelques tours dans le jardin; j'aurai bientôt l'honneur de vous revoir. Votre très-humble serviteur. (*Il salue toute la compagnie, et dit à part en se retirant :*) Que le diable t'écoute et te réponde.

SCÈNE II.

LE BARON, LE DOCTEUR, SOPHIE, WILHELMINE.

LE BARON *se balance en riant sur son siège.*

SOPHIE, *qui pendant le dialogue précédent a parlé en secret à Wilhelmine, dit :*

TAISEZ-VOUS, ma bonne, ce soupçon est odieux.

WILHELMINE, *à demi-voix.*

Mais, il ne peut cependant pas avoir disparu.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est? qu'avez-vous?

WILHELMINE.

Vous voulez le savoir absolument, il manque une cuillière et une serviette....

LE BARON.

De la table?

WILHELMINE.

Oui, et comme personne n'est entré ici que nous....

LE BARON.

Il faut que l'un de nous les ait.... cela est naturel.

WILHELMINE.

Mais personne n'a quitté la table et ne s'est esquivé que....

LE BARON.

Que, qui?

SOPHIE, *bas.*

Ma bonne! ma bonne!

WILHELMINE.

Que l'Enseigne.

LE BARON.

Bah! bah! que le diable te.... mais vraiment.... l'Enseigne est homme.... mais il n'est pas impossible....

LE DOCTEUR.

Non, Monsieur le Baron: je réponds de l'Enseigne sur ma vie.

SOPHIE.

Et moi aussi, certainement.

LE DOCTEUR.

Je suis loin d'accuser personne.

SOPHIE.

Mon chère père!....

LE BARON.

Allez, sortez, laissez-nous seuls.

(*Sophie, Wilhelmine sortent.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

JE m'étonne, Baron, que le bavardage de votre gouvernante ait pû faire quelque impression sur vous.

LE BARON.

Eh! parbleu, je ne dis point que je le crois ; je dis seulement que cela n'est pas impossible.

LE DOCTEUR.

Encore une fois, cela ne peut être.

LE BARON.

Eh! laissez-là les justifications ; — Si vous aviez mon expérience vous penseriez autrement des hommes.

LE DOCTEUR.

A ce prix-là, je remercie le ciel de ne l'avoir pas. Mais, mon cher Baron, qu'il se trouve peu de rapport entre vos discours et vos actions! Vos propos sont d'un misantrope outré, et vos soins vont chercher le malheureux dans la plus obscure retraite.

LE BARON.

C'est que je suis un sot C'est que mon cœur est plus faible que ma raison. Mais du moins, ai-je tenu le serment que j'ai fait de n'obliger directement aucune créature humaine.

LE DOCTEUR.

Qu'avez vous fait par-là, que vous priver de quelque doux moment.

LE BARON.

La reconnaissance est-elle dans la nature humaine. Non, Monsieur, j'accorderai plutôt qu'on peu trouver dans le cœur de l'homme toutes les autres qualités brillantes dont l'imagination exaltée des Poëtes, embellit les caractères qu'ils dessinent dans leurs écrits ;

mais la reconnaissance, non. Pourquoi donc donnerais-je à connaître mes bienfaits, puisque je n'en attends aucun retour, et qui par mon silence je m'assure que l'on ne me trompera pas. Mais, Docteur, vous qui ne pouvez mal penser d'aucun homme; écoutez, je vous prie mon histoire, et blamez-moi si vous osé. Vous apprendrez en même-tems la cause de mes peines, ne me condamnez cependant point sur mes aveux.... J'ai bien expié mes funestes erreurs.

LE DOCTEUR.

Si vous en avez à vous reprocher, Baron, votre bienfaisance a fait ici couler d'assez douces larmes pour plaider en votre faveur.

LE BARON.

Après la mort de mon père qui me laissa une fortune considérable, je fis la connaissance d'une jeune personne d'une naissance honnête, mais qui n'avait d'autres bien que sa vertu. Après des efforts multipliés et vains pour la séduire, je parlai d'hymen; ma proposition fut accueillie avec transport, et par la mère et par la fille; le contrat de mariage était signé, le jour de la célébration fixé, mais peu de jours avant, dans le plus malheureux moment de ma vie, j'abusai lâchement de la confiance de ma jeune fiancée, et dès que j'eus triomphé de son innocence, je conçus l'indigne projet de l'abandonner à jamais; je l'exécutai, je donnai à mon frère le pouvoir de vendre tous mes biens, et je convins avec lui qu'il me rejoindrait en France.

LE DOCTEUR.

Ciel!

LE BARON.

Le châtiment de mon indignité ne se fit pas longtems attendre. Mon frère me manda que peu de tems après moi Caroline avait disparut et même il différa son départ sous différens prétextes; enfin je n'entendis plus parler de mes biens; j'écrivis et j'appris que tout avait été vendu, que personne ne pouvait me donner de nouvelles de mon frère, j'avais contracté des dettes, je fus emprisonné, j'obtins il

est vrai ma liberté quand je prouvai que j'avois été trompé, sans être trompeur ; mais je me trouvai dans un dénuement absolu de toute ressource.

LE DOCTEUR.

Que m'apprenez-vous ?

LE BARON.

La guerre s'était allumée, je pris du service, et dans le cours de dix années je m'élevais des derniers rangs, au grade de Capitaine. Mon général à qui j'avois trois fois sauvé la vie mourut dans mes bras, et me fit héritier de toute sa fortune.

LE DOCTEUR.

Quelle bizarrerie du destin!

LE BARON.

Redevenu très-riche, je quittai le service de France, et je parcouru toute l'Allemagne pour découvrir le séjour de Caroline, et réparer mes torts envers cette innocente et malheureuse victime. Je ne saurais vous dire combien de fois je me suis vu indignement trompé dans les objets de mon aveugle bienfaisance : je me trouvais enfin presque ruiné par un abus de confiance, et ce ne fut que par un jugement suprême que je fus remis, (il y a huit ans) en possession d'une grande partie de ma fortune. Je fis à cette époque le vœu de me montrer insensible aux yeux du monde, et de ne satisfaire qu'en secret le penchant de mon cœur, en soulageant les infortunés. Ah ! si vous saviez combien j'ai souffert à soutenir ce personnage.

LE DOCTEUR.

J'en ai des preuves ; et tous vos efforts pour retrouver Caroline ont été superflus ?

LE BARON.

Absolument superflus.... Elle a cessé de vivre sans doute.

LE DOCTEUR.

Mais je ne conçois pas comment votre Sophie.... votre fille....

LE BARON.

Ah! Docteur.... cet enfant.... oui, cet enfant est ma fille, la préserver du sort de Caroline, en lui donnant un époux honnête, voilà le plus cher de mes soins; Merwill me parut être l'homme que je cherchais, il est sans fortune, cela me donnait l'assurance de trouver un ami sensible et reconnaissant. Eh bien, le voilà soupçonné, s'il est convaincu d'une bassesse....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRIDENK.

FRIDENK, *entre.*

MONSIEUR le Docteur, il faut courir chez le Conseiller privé, il est fort mal.

LE DOCTEUR.

J'y vole. (*Le valet sort*). Au nom de l'humanité, Monsieur le Baron, ne vous livrez point précipitamment à des soupçons que vous aurez le malheur de vous reprocher. Permettez que le tems les éclaircisse. — Je suis bientôt de retour.

(*Le Docteur sort.*)

LE BARON, *seul.*

Moi qui croyais à la probité de mon frère, et c'était un mal-honnête homme!.... Au nom de l'humanité!.... L'humanité!.... L'humanité!

SCÈNE V.

LE BARON, SOPHIE, WILHELMINE.

SOPHIE, *bas en entrant.*

NON, Wilhelmine, non, je ne vous le pardonnerai jamais.

WILHELMINE, *bas.*

Mademoiselle, je souhaite de tout mon cœur de m'être trompée

SOPHIE, *bas.*

Voyez de quel humeur est mon père, et la cause en est dans les idées qu'on lui a fait prendre.

LE BARON, *à part.*

L'humanité !.... Eh ! qu'est-ce qui m'a rendu un peu plus humain, c'est que je fus un scélérat il y a vingt-deux ans. Oui, c'est cela.... pas d'autre motif.

SCENE VI.

LES MÊMES, L'ENSEIGNE.

SOPHIE, *avec surprise et joie.*

Ah ! voici Merwill !.... Mon cher....

LE BARON.

Eh ! taisez-vous, Docteur ; je n'écoute plus rien.

SOPHIE.

Mon cher père, c'est l'Enseigne Merwill.

L'ENSEIGNE, *s'approche.*

Monsieur le Baron, je vous avoue avec confusion, que j'ai été votre débiteur plus long-tems que je ne devais, et que je ne voulais l'être. Permettez qu'en vous faisant mes remerciemens, je vous remette....

(Il lui présente de l'argent dans un petit rouleau.)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que cette dette ?

L'ENSEIGNE : *il donne de l'argent au Baron.*

Le loyer de mon appartement.

LE BARON.

Ah! ah !.... fort bien. *(A part.)* Voyons s'il ne se trahira pas. *(Haut.)* L'exactitude est une chose très-louable dans un jeune homme.

L'ENSEIGNE.

J'ai beaucoup souffert, monsieur le Baron, en vous faisant douter de la mienne; et sans l'évènement le plus singulier, je me trouverais encore en ce moment forcé de compter sur votre bonté, sur votre indulgence.

LE BARON.

Comment donc?

L'ENSEIGNE.

Est-ce que Mademoiselle vous aurait pas appris....

LE BARON.

Quoi?

L'ENSEIGNE.

Qu'une main inconnue m'a fait parvenir une somme de cent louis.

LE BARON.

Y aurait-il quelqu'un d'assez sot au monde....

L'ENSEIGNE.

Eh! pourquoi donneriez-vous le nom de sottise à la première des vertus de l'homme? (*Avec un peu d'amertume.*). Malheur à celui qui ne connait pas le sentiment de la bienfaisance.

LE BARON.

Mais, trois fois malheur à celui qui a fait la rare épreuve que la bienfaisance et l'humanité ne sont point des fables, et qui, dans le même instant se rend coupable d'une bassesse!

SOPHIE, *bas à Wilhelmine.*

O mon Dieu!... Vous voyez ce que vous causez.

(*Sophie se retire.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, L'ENSEIGNE, WILHELMINE.

L'ENSEIGNE, *au Baron, après que Sophie s'est retirée.*

Cela me paraît impossible.

LE BARON.

Impossible!... Il faut que je vous raconte quelque chose qui m'est arrivé. Il y a.... dix-huit ans, je fis la connaissance d'un jeune homme qui était.... qui était avocat; il parlait beaucoup de probité, il était mal à son aise.... En deux mots, je m'attachai à lui, je le forçai de recevoir une bague de prix pour marque de mon amitié, et le même jour, en dînant chez moi, il m'enleva une montre. Que dites-vous de cela?

L'ENSEIGNE.

Vous en parlez, Baron, comme s'il était possible qu'un homme qui connaît le sentiment précieux de la bienfaisance put être capable d'une lâcheté. L'homme que vous citez n'était qu'un misérable.

LE BARON.

Mais, de par tous les diables! cet homme ne parlait que d'honneur et de générosité. (*Tout en parlant, le Baron cherche son mouchoir, et tire de sa poche une serviette et une cuiller: il est saisi d'un mouvement d'effroi, jette la cuiller et la serviette à Wilhelmine, saute au cou de l'Enseigne avec vivacité; se frappe le front, et rentre avec violence dans son cabinet.*)

SCÈNE VIII.

L'ENSEIGNE, WILHELMINE.

L'ENSEIGNE, *suivant le Baron avec des yeux étonnés.*

QU'EST-CE que c'est ?... Voyez-donc.... voyez.... suivez-le.

(*Wilhelmine, qui stupéfaite a tâchée de dérober aux yeux de Merwill la serviette et la cuiller, lui baise les mains en pleurant, sort d'un autre côté, et marque la plus grande surprise.*)

SCÈNE IX.

L'ENSEIGNE, *seul au comble de la surprise.*

EH bien ! mais.... mais, voilà un singulier incident ! Est-ce que les vertiges du Baron se communiqueraient à la gouvernante ? Cet entretien.... cette prompte disparition.... et elle le laisse seul.... (*Avec impatience et inquiétude.*) Il pourrait bien.... il faut que je voie.... (*Il regarde dans le cabinet.*) Il a la tête appuyée sur sa main, et il paraît tranquille. — J'aime cependant mieux appeler.... (*Il s'approche de la porte.*)

SCÈNE X.

L'ENSEIGNE, SOPHIE, WILHELMINE.

L'ENSEIGNE, *à Sophie qui entre.*

Ah! Mademoiselle!...

SOPHIE.

Ah! mon cher Monsieur! Oserais-je... pourrais-je!. Mais je cours à mon père... (*Bas à Wilhelmine.*) Vois ce que produit ta malheureuse imprudence. (*Elle se précipite dans le cabinet de son père.*)

L'ENSEIGNE.

Mais Mademoiselle; Wilhelmine, expliquez-moi donc.... que veux dire le procédé du Baron; et que dois-je penser du vôtre?

WILHELMINE, *troublée et très-émue.*

M. Merwill, vous connaissez en quelque sorte l'état du Baron.... L'aventure qu'il vous a racontée.... lui a causé une émotion.... parce que... l'ingratitude... Et moi, j'y prends tant de part.... vu que.... je crois.... que son mal ne vient que de misantropie. (*Elle entre précipitamment dans le cabinet.*)

L'ENSEIGNE, *seul.*

Juger ainsi par un seul homme, de tous les autres! Ah!... ce n'est pas, hélas! la moindre des faiblesses de la nature humaine.

SCÈNE XI.

L'ENSEIGNE, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *revient du jardin.*

Puis-je demander où-est Mademoiselle?

L'ENSEIGNE.

Auprès de son père.

LE CAPITAINE.

Vous êtes-vous entrenu avec elle ?

L'ENSEIGNE.

Non, Capitaine ; elle n'a fait que traverser le salon ; je crois que le Baron n'est pas bien.... Mais cher d'Alsing, vous eûtes il y a quelque tems la bonté de me tirer d'un grand embarras ; je suis charmé de pouvoir vous tenir parole.

LE CAPITAINE.

Je désirerais savoir ce que vous entendez par là ?

L'ENSEIGNE.

Vous m'avez prêté cent ducats, que je vais vous rendre ; en vous assurant de ma vive et sincère reconnaissance.

(*Il veut lui remettre un rouleau de ducats.*)

LE CAPITAINE, *à part.*

Mal-peste ! me voilà dans un bel embarras ! que n'ai-je su me taire ! (*Haut.*) Si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais....

L'ENSEIGNE, *interrompant.*

Comment je me trouve en argent.... O mon cher Capitaine, je vous le dirai volontiers, je le dirai à toute la terre, j'en instruirai amis et ennemis, connus et inconnus ; par-là mon bienfaiteur pourra du moins apprendre combien je suis empressé de le découvrir, et de lui attirer l'hommage des ames sensibles.

LE CAPITAINE.

Vous piquez singulièrement ma curiosité. Puis-je demander....

L'ENSEIGNE.

Ce matin même, en ce logis, dans le moment où je me trouvais avec mademoiselle....

LE CAPITAINE.

Etiez-vous seul avec elle ?

L'ENSEIGNE.

Et sa gouvernante. Aujourd'hui donc, dans une circonstance où pressé par des dettes importunes, sans argent, sans crédit ; et dans un moment où j'avais le plus grand besoin de l'un et l'autre, un inconnu me fait parvenir un billet de banque de cent louis.

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est sûrement le Docteur.

L'ENSEIGNE.

Ah! si l'homme qui vient à mon secours pouvait savoir dans quelle extrémité je reçois cette marque de bienfaisance.

LE CAPITAINE.

Peut-être n'est-ce pas tant un acte de bienfaisance, que vous le croyez.

L'ENSEIGNE.

Ah! voilà le langage de Baron.... Ames dûres qui doutez qu'il puisse exister des êtres bienfaisans!.... Mais reprenez votre argent, cher Capitaine, et recevez mon sincère remerciement.

LE CAPITAINE.

Mais...., est-ce que le billet est échu?

L'ENSEIGNE.

Il l'est.... dès que je puis l'acquiter.

LE CAPITAINE.

Et n'avez-vous plus besoin de cette somme?

L'ENSEIGNE.

Non, mon cher Alsing; toutes mes dettes sont payées.... prenez.

LE CAPITAINE.

Je n'ai pas votre billet.

L'ENSEIGNE.

Qu'importe?.... vous êtes plus sûr pour moi, que je ne le suis pour vous.

LE CAPITAINE.

Non, je ne puis recevoir....

L'ENSEIGNE, *avec douceur.*

Capitaine, je suis officier comme vous; votre refus m'humilie.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, WILHELMINE.

WILHELMINE.

PARLEZ bas, Messieurs; le Baron s'assoupit.

LE CAPITAINE, *à Wilhelmine.*

Mademoiselle est-elle auprès de lui ?

WILHELMINE.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Ne viendra-t-elle pas dans cet appartement ?

WILHELMINE.

Non, elle ne peut laisser son père seul, et j'ai en outre des ordres à donner.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LE CAPITAINE, L'ENSEIGNE.

L'ENSEIGNE, *tenant encore l'argent dans sa main.*

ENCORE une fois, Capitaine, je vous prie....

LE CAPITAINE.

Moi ? non, en vérité.... mais, que diable ! quand j'y réfléchis, je ne saurois me défendre de vous déclarer la chose.... n'est-il pas vrai que vous êtes bien curieux de connaître l'ami de qui vous tenez les cent louis ?

L'ENSEIGNE.

Comment ? vous sauriez....

LE CAPITAINE.

Patience : ce matin, je contais au Baron votre histoire d'hier à la parade; je parlais avec humeur, je ne vous le cèle point, de l'imprudence avec laquelle vous avez sèchement répondu au général, et

du tort que par-là vous avez pu vous faire pour votre avancement.

L'ENSEIGNE.

Que je n'en obtienne de ma vie, s'il faut que je le doive à une bassesse.

LE CAPITAINE.

Eh quoi donc! en serait-ce une, que....

L'ENSEIGNE.

Au fait, cher Capitaine.

LE CAPITAINE.

Dans la conversation, il m'est échappé un mot sur les cent ducats.

L'ENSEIGNE.

Ah! Monsieur, je vous reçonnais mal à ce procédé.

LE CAPITAINE.

Sur mon honneur! ce n'a point été à mauvaise intention.... Mais comme je vous ai dit, j'étais fâché de votre conduite d'hier.... enfin le Docteur m'a forcé de recevoir les 100 ducats.... Oui, réellement forcé, en m'assurant qu'il avait ordre d'un de vos parens de payer en secret toutes vos dettes.

L'ENSEIGNE.

D'un de mes parens?

LE CAPITAINE.

Eh bien? ne devinez-vous pas actuellement d'où vous viennent les cent louis?

L'ENSEIGNE.

Moins que jamais.... autant que je puis le savoir, je n'ai plus qu'un seul parent, qui est plus malheureux et plus mal aisé que moi.

LE CAPITAINE.

Comme vous dissimulez! Et vous ne savez donc rien d'un parent que vous avez en Suède.

L'ENSEIGNE.

En Suède?

LE CAPITAINE.

Comment, vous n'en saviez réellement rien? Ah! je suis enchanté de vous avoir découvert ce mystère.

L'ENSEIGNE.

En Suède ?.... Cela ne peut être ; le Docteur vous a trompé.

LE CAPITAINE.

Tout de bon ?..... Serait-ce donc quelqu'un de la ville ? Oh ! je saurai le découvrir. En mais ne pourrions-nous pas soupçonner le Baron lui-même ?

L'ENSEIGNE.

Le Baron ! j'aimais à le penser ; mais si vous aviez vu avec quelle espèce d'avidité il a reçu la bagatelle que je lui devais pour le loyer de mon appartement. Eh quoi ! (*Réfléchisant.*) J'aurois un parent en Suède ? En Suède ?.... Serait-il possible ?

LE CAPITAINE.

Eh ! pourquoi pas ? Qui est-ce qui connait toute sa famille ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, WILHELMINE.

LE DOCTEUR.

J'ESPÈRE, Madame Wilhelmine, que l'événement d'aujourd'hui vous servira de leçon.

WILHELMINE.

Oh ! très-sûrement, Monsieur le Docteur.

(*Elle passe dans le cabinet.*)

LE CAPITAINE, *après avoir regardé à sa montre.*

Comment diable ! déjà cinq heures ! je vais chez le Général. Ah Docteur, je vous salue.... Messieurs, je vous laisse ; vous avez à causer ensemble. (*Bas à Merwill.*) Fiez-vous à moi, je vous donnerai des nouvelles de l'ami ou du parent inconnu. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LE DOCTEUR, L'ENSEIGNE.

LE DOCTEUR, *à part.*

Le Capitaine m'aurait-il trahi ?

L'ENSEGNE.

Je ne me serais pas flatté, Monsieur le Docteur, d'avoir part à votre amitié.

LE DOCTEUR.

Je suis l'ami de tous les hommes, et je distingue sur-tout un jeune militaire aussi bien né que vous me paroissez l'être.

L'ENSEIGNE.

Je suis confus de ne savoir comment répondre...

LE DOCTEUR.

A mon amitié ?.... Mais je souhaiterais avoir auparavant une occasion de la mériter.

L'ENSEIGNE.

Vous voulez m'épargner des remerciemens, homme trop généreux !

LE DOCTEUR.

Vous me devriez des remerciemens? Et pourquoi?

L'ENSEIGNE.

Vous vous obstinez à me cacher un mystère qui est pour moi de la plus grande importance.

LE DOCTEUR.

Je ne vous comprends pas.

L'ENSEIGNE.

Je vais m'expliquer plus clairement. Vous avez remboursé pour moi au Capitaine d'Alsing cent ducats.

LE DOCTEUR, *à part.*

Diantre soit du bavard !

L'ENSEIGNE.

Je vous en prie, Monsieur le Docteur ; épargnez-

vous toute inutile défaite : je le sais du Capitaine lui-même ; ne me cachez rien.... Mon existence est une énigme pour tous ceux qui me connaissent....

LE DOCTEUR.

Eh bien ?

L'ENSEIGNE.

Vous pouvez l'expliquer.

LE DOCTEUR.

Comment cela ?

L'ENSEIGNE.

Qui vous a chargé de payer pour moi les cent ducats ?

LE DOCTEUR.

Monsieur Merwill !

L'ENSEIGNE.

Vous avez dit au Capitaine que c'était un parent que j'ai en Suède.

LE DOCTEUR.

Un parent.... en Lapponie lui aurais-je dit, pour échapper à ses questions.

L'ENSEIGNE.

Et pour échapper de même aux miennes ?

LE DOCTEUR, *à lui-même.*

Il ne m'est pourtant pas permis de lui dire la vérité.

L'ENSEIGNE.

Monsieur le Docteur, avez-vous payé pour moi cent ducats ?

LE DOCTEUR.

Je ne le puis nier.

L'ENSEIGNE, *d'un ton décidé.*

C'est donc aussi de vous que j'ai reçu cent louis ?

LE DOCTEUR.

Cent louis ? je n'en sais pas un mot, et n'ai nul part à ce service.

L'ENSEIGNE.

Impossible !... Deux bienfaiteurs !... et dans le même instant !... impossible !

LE DOCTEUR.

Merwill, ce bienfaiteur inconnu ne donnerait-il pas la faculté de se découvrir s'il se servait ainsi d'un double moyen ?

L'ENSEIGNE.

Cela peut être, mais du moins ce que vous avez dit au Capitaine, ayez je vous prie la bonté de me le répéter.... Ai-je des parens en Suède ?

LE DOCTEUR.

Je ne puis répondre à votre question.

L'ENSEIGNE, *avec vivacité.*

Par-tout ce qui peut vous toucher, Docteur ! vous le devez. Le bonheur d'une personne qui jour et nuit me fait pousser vers le ciel des soupirs ardens, dépend de l'éclaircissement que je vous demande.

LE DOCTEUR, *avec étonnement.*

Monsieur Merwill, expliquez-vous plus clairement, et je parlerai.

L'ENSEIGNE.

Je ne puis.... je n'ose.... un serment enchaîne ma langue. Ah ! s'il m'était permis de parler, vos larmes se confondraient avec les miennes. Mais un mot seulement.... Ai-je des parens ? Je pourrais peut-être adoucir le sort d'une personne qui m'est chère à jamais. (*Il se détourne comme s'il avait trop parlé.*) Ah ! Dieu ! qu'ai-je dit ?

LE DOCTEUR, *à lui-même.*

Je puis parler. (*Haut*) Non, Merwill, je ne connais point votre famille ; le service que vous avez reçu, vous le devez à un honnête et bienfaisant citoyen de cette ville. J'ai parlé d'un prétendu parent Suédois pour faire absolument prendre le change au Capitaine.

L'ENSEIGNE, *dévorant une douleur secrette.*

Fort bien, je vous entends. Une foible lueur d'espérance m'est à la fois donnée et ravie. (*Il paraît accablé.*)

LE DOCTEUR, *bas à lui-même.*

Je vois, hélas ! que le Baron n'a que trop justement raison. Une secrette intrigue d'amour plonge ce jeune homme dans une abîme d'imprudences.

L'ENSEIGNE, *à lui-même.*

Sans espèrance d'avancement ; je n'ai désormais en perspective que le comble du malheur.

LE DOCTEUR.

Perdez-vous le souvenir de cet ami qui veut rester inconnu ?

L'ENSEIGNE, *à part.*

Homme injuste, insensé que je suis !.... O Dieu ! pardonne mes murmures ! Tu m'as prouvé il y a quelques heures que tu savais accorder des secours inattendus. (*Au Docteur.*) Mais cet ami généreux ne pouvez-vous enfin me le nommer ?

LE DOCTEUR.

Non.

L'ENSEIGNE.

Que les faveurs du ciel soient donc sa récompense! Il ne veut point de retour.... Soit : eh bien ! dans chaque homme dont les traits me peindront une ame bienfaisante, je me dirai, voilà mon bienfaiteur et j'adresserai à l'Être Suprême ma reconnaissance et mes vœux.

LE DOCTEUR.

Peut-être se découvrira-t-il bientôt : mais voulez-vous me permettre une question ?

L'ENSEIGNE.

Je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Je suis médecin, vous le savez ; et je m'intéresse extraordinairement à vous. Êtes-vous malade ? Ou les remèdes que vous prenez à la pharmacie, ne sont-ils pas pour vous ?

L'ENSEIGNE, *avec trouble.*

Pour moi, oui, non. (*A part.*) Oh ! Dieu !

LE DOCTEUR.

Il suffit : pardonnez à ma curiosité.... Je ne songe qu'à vous servir.

L'ENSEIGNE.

Je le sais.... Mais, je vous en conjure, gardez-moi le secret : mon mémoire est acquitté.

LE DOCTEUR.

Si aux secours de la pharmacie, vous avez besoin de joindre ceux de l'art.... Disposez de mon zèle et de mes soins.

L'ENSEIGNE, *avec toute la marque d'une extrême affliction.*

Peut-être, hélas! Serais-je bientôt dans le cas de recourir à votre offre obligeante.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, SOPHIE, WILHELMINE.

LE BARON.

Ah! vous voilà ! soyez le bien venu, mon cher Merwill. Docteur, je viens de goûter un bien doux assoupissement, depuis long-tems je n'avais connu cet avantage.

LE DOCTEUR.

C'est une suite de ce que vous avez consenti à prendre aujourd'hui, et si vous m'en croyez vous les renouvellerez tous les jours.

L'ENSEIGNE, *à part.*

Serait-ce lui ? Le Docteur est son intime ami.

LE BARON, *à Merwill.*

Vous êtes bien pensif, jeune homme ?

L'ENSEIGNE, *le regardant fixement.*

Je suis singulièrement intrigué par le désir de connaître la main généreuse....

LE BARON.

Votre inconnu est un extravagant. C'est mon dernier mot.

L'ENSEIGNE.

Monsieur le Baron, je vous prie....

LE BARON.

Que prétend-il en se cachant? Son cœur est-il assez sûr de vos sentimens? Pourquoi se prive-t-il d'un moment de satisfaction? De deux choses l'une, ou

Si n'est pas riche, en ce cas il aurait dû garder son argent ; où il l'est ; alors ce qu'il a fait pour vous est en même tems une vétille, et une preuve qu'il n'en veut pas faire davantage.

L'ENSEIGNE.

Je me félicite de n'avoir pas l'esprit assez pénétrant pour expliquer ainsi les intentions de mon bienfaiteur inconnu.

LE BARON, *continuant avec plus de chaleur.*

Et s'il n'est pas parfaitement convaincu que votre cœur est bon, que ce n'est point par quelque désordre honteux que vous vous trouvez dans le besoin ; que ce n'est point quelqu'extravagance qui vous a rendu nécessaire le secours que vous avez reçu ; c'est un fou qui jette son argent, et qui est capable de prodiguer également ses bienfaits aux méchans, comme aux bons.

L'ENSEIGNE, *à part.*

A ce langage, m'est-il permis de le soupçonner ?

LE DOCTEUR, *bas au Baron.*

Vous faites joliment votre panégyrique!

SOPHIE, *bas à Wilhelmine.*

Entendre ainsi parler mon père; cela me fait un mal horrible.

LE BARON.

Mais, parlons d'autre chose. Laissez-nous, vous autres.

(*Les femmes sortent.*)

SCÈNE XVII.

LE BARON, L'ENSEIGNE, LE DOCTEUR.

LE BARON.

VOYEZ-VOUS, mon cher Merwill, je ne suis point de ces cœurs sensibles qui, par un étincelle bienfaisante, jettent leur fortune par la fenêtre Mais que voulais-je dire ?... (*Bas au Docteur.*) Mal-peste !

il m'est pourtant pénible de lui offrir moi-même la jeune fille.

LE DOCTEUR, *bas.*

Eh bien ? voyez le venir.

LE BARON, *bas.*

Non, je lui dois la réparation du soupçon de la table, et je la lui dois tout de suite.

LE DOCTEUR, *bas.*

Ne vous pressez pas, je viens d'apprendre...

LE BARON.

Paix, Monsieur Merwill.... (*à part.*) Ah! que voulais-je dire.

LE DOCTEUR, *à part.*

Laissons le aller ; nous en viendrons plutôt à un éclaircissement.

LE BARON, *à part.*

Maudit embarras ! proposer moi-même....

L'ENSEIGNE.

Vous paroissez bien agité, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Oui ..... car.... dites-moi Merwill, pourquoi ne cherchez-vous pas à assurer votre fortune par quelque bon mariage ?

L'ENSEIGNE.

Me marier ? moi ? Tandis que je puis à peine me suffire !

LE BARON.

Mais, j'entends un mariage avantageux.... une femme qui ait de la fortune.

L'ENSEIGNE.

Et qui veuille m'accepter ? moi ?

LE BARON.

Et pourquoi pas? Il y a tant de sots dans le monde.

L'ENSEIGNE.

Mais, Monsieur le Baron!

LE BARON.

Voyez-vous ? vous en avez déjà trouvé un qui vous donne de l'argent par une main tierce, et qui ne veut point de reconnaissance, il peut facilement s'en trouver un autre qui jettera dans vos bras ou sa

nièce ou sa fille avec une bonne dot. (*A part.*) Oh ! pour le coup s'il ne m'entends pas....

L'ENSEIGNE, *étonné.*

Monsieur le Baron !

LE BARON.

Vous prendriez alors votre retraite, et vous vous inquiéteriez peu du ressentiment du général.

L'ENSEIGNE, *à part.*

Je ne sais ce que je dois penser....

LE BARON, *bas au Docteur.*

Je ne puis pas, en vérité, m'expliquer plus clairement

LE DOCTEUR, *à lui-même.*

Comment cela se terminera-t-il ?

LE BARON.

Eh bien, Monsieur Merwill, vous ne répondez pas.

L'ENSEIGNE.

Eh ! que puis-je répondre à ce beau songe ? Supposé qu'il se trouve en effet un homme assez généreux.... Pourrais-je me permettre de saisir avidément son offre, sans me rendre suspect d'une basse cupidité.

LE BARON, *avec emportement.*

Ce serait aussi parbleu trop exiger, qu'il vous offrit lui-même sa fille.

LE DOCTEUR.

Et d'ailleurs, de cette circonspection que vous affecteriez, le père ne pourrait-il pas conclure que votre cœur a formé d'autre lien.

L'ENSEIGNE.

Que cette conclusion serait fausse !

LE BARON, *qui d'un ton le trahi.*

Ainsi, votre cœur est encore entièrement libre ?

L'ENSEIGNE, *reprenant un ton décidé, saisissant la main du Baron.*

Non, Monsieur le Baron, il ne l'est pas. Et j'adore la fille du plus généreux de tous les hommes.

LE BARON.

Vous ne soupçonnez pas, j'espère que ce soit moi, qui....

L'ENSEIGNE, *quittant la main du Baron.*

Si ce n'est pas vous.... Mon cœur n'est plus libre.

LE BARON, *avec transport.*

Merwill, c'est moi; oui, digne jeune homme, c'est moi; ma fille est à toi.... Hé, Sophie! Sophie!

L'ENSEIGNE.

Veillé-je? Est-ce un songe?

LE DOCTEUR, *à part.*

Qui, diable y peut rien entendre?

L'ENSEIGNE, *hors de lui reprenant la main du Baron.*

Vous me donnez Sophie? — A moi?

LE BARON.

A toi, à toi, mon fils.... (*Il appelle encore.*) Sophie! Sophie!

L'Enseigne, tombe dans un ravissement de joie inexprimable.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SOPHIE, WILHELMINE.

LE BARON.

Sophie, je t'ai promise.

SOPHIE, *avec joie.*

Promise!

LE BARON.

Et ton prétendu va bientôt paraître.

SOPHIE, *tristement.*

Va bientôt paraître!

LE BARON.

Oui.... le Capitaine.

SOPHIE, *se récriant.*

Le Capitaine?

LE BARON.

Oui.... Qu'as-tu donc?

SOPHIE.

Ah! mon père.

LE BARON.

Mais, si c'était Merwill?

SOPHIE, *honteuse.*

Merwill!

LE BARON.

L'accepterais-tu?

SOPHIE.

Vos volontés sont ma loi.

LE BARON, *la jettant dans les bras du jeune homme.*

Merwill, je te la donne.

L'ENSEIGNE, *égaré par la joie.*

Ah! Mademoiselle! Cher Baron ... est-il bien vrai? O le plus heureux des hommes! Moi! moi! sans fortune! sans ressource! vous me donnez votre fille!... Grand Dieu! que va-t-elle dire? Il faut.... il faut que je la voie!.... Mon père!.... Ma chère Sophie!.... A l'instant.... à l'instant je reviens à vous.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XIX.

LE BARON, LE DOCTEUR, SOPHIE, WILHELMINE.

LE BARON.

QUEL diable de déraisonnement?

SOPHIE.

Il s'échappe, sans m'adresser un seul mot, et dans son délire il m'a semblée....

WILHELMINE.

Il disait je ne sais quoi d'une autre femme....

LE BARON.

Bah! la joie lui a troublé la cervelle.

LE DOCTEUR, *bas au Baron.*

Dans tous les cas, son procédé me semble inexplicable ; mais j'ai fait une découverte.

LE BARON, *bas.*

Eh bien ! quoi ?

LE DOCTEUR, *bas.*

Je ne puis m'expliquer en présence de votre fille, passons dans votre cabinet.

LE BARON.

Eh bien ? que sera-ce encore ? Voyons.

(*Il entre en grondant dans le cabinet avec le Docteur.*)

SCÈNE XX.

SOPHIE, WILHELMINE.

SOPHIE.

COMPRENDS-TU quelque chose à tout cela, ma chère Wilhelmine ?

WILHELMINE.

A-peu près.

SOPHIE.

Eh ! quoi ?

WILHELMINE.

Je ne voudrais pas vous réveiller d'un doux sommeil.

SOPHIE, *tristement.*

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas ?

WILHELMINE.

Il vous aime sans doute.

SOPHIE.

Eh bien ! c'est tout ce que je puis désirer.

WILHELMINE.

Mais, n'aime-t-il que vous ?

SOPHIE.

En aimer deux à-la fois !

WILHELMINE.

Oh ! le cœur d'un jeune homme est vaste.

SOPHIE.

S'il en aime une autre,... Il n'est plus rien pour moi.

WILHELMINE.

Sans doute, un cœur qui se partage n'est plus digne d'envie.

SOPHIE.

Mais il paraissait si transporté....

WILHELMINE.

Parce qu'il vous aime, sans doute ; et si de ce transport de joie il a si rapidement passé dans la plus vive inquiétude ; ce n'est qu'en réfléchissant que d'autres nœuds l'enchaînent. (*A part.*) Grand Dieu ! que va-t-elle dire ?.... Comment l'expliquer autrement ?

SOPHIE.

Ah ! pourquoi mon père ne m'a-t-il pas laissée chez les honnêtes villageois qui ont élevés mon enfance ?

WILHELMINE.

Ah ! ma chère enfant ! il se trouve des jeunes filles qui aiment plutôt qu'elles ne devraient, et des amans volages qui ne se contentent pas d'une maitresse. Mais attendez, ma chère, attendez.

SOPHIE, *avec chagrin.*

Je ne veux plus me marier.

WIMHELMINE.

Mademoiselle, c'est ce que votre père ne permetmettra pas.

SOPHIE.

S'il me donnait son ordre absolu.... il faudroit sans doute y souscrire.

WILHELMINE.

Vous ne préféreriez pas la mort ?

SOPHIE.

Tu déraisonne, ma bonne !... ai-je voulu.... Lis dans mon ame, elle se partage entre l'espoir et la crainte, interroge mon cœur, et laisse le répondre.... Enfin, allons au jardin. (*Elle sort.*)

WILHELMINE. *suivant Sophie.*

La pauvre enfant ? Mais puisque cette découverte devait se faire un jour : il vaut mieux qu'elle ait précédé que suivi le mariage.

Fin du second acte.

ACTE III.

(Le Théâtre ne change pas.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LE DOCTEUR, *qui sortent tous deux du cabinet.*

LE BARON.

MAIS enfin, mettons les choses au pis; quand il aurait une maîtresse qui l'aiderait à dissiper ses chétifs honoraires d'Enseigne, ne pourrait-il pas y renoncer sans manquer aux procédés?

LE DOCTEUR.

Je me souviens parfaitement des expressions de Merwill dans notre entretien. Ai-je des parens, m'a-t-il dit? Je puis adoucir le sort d'une personne qui doit m'être chère à jamais, on ne parle pas ainsi d'une femme que l'on puisse facilement abandonner.

LE BARON.

Hem! hem! hem!

LE DOCTEUR.

Vous ferais-je part de mon soupçon?

LE BARON.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Je crains que le pauvre diable ne soit lié par un mariage secret et malheureux.

LE BARON, *outré.*

Il serait marié! et il m'a laissé venir jusqu'à lui faire mes propositions? Il m'en a marqué la recon-

naissance avec transports ; il les a agréés ! Ah parbleu, il payerait de son sang un pareil affront.

LE DOCTEUR.

Eh bien? vous voilà dans l'instant en feu et flâme. Soyez un peu plus à votre santé.

LE BARON.

Et pourquoi aussi me présenter de pareilles idées? Le vieux soldat reparaît tout de suite, et malgré moi....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

SOPHIE, *entre et dit avec une vive inquiétude :*

Un Domestique vient d'apporter ce billet pour Merwill, l'Enseigne.

LE BARON.

Et que m'importe?

SOPHIE, *à part.*

Je croyais qu'il me permettrait de l'ouvrir.

LE BARON.

Aimes-tu Merwill, Sophie?

SOPHIE.

Mon cher père !...

LE BARON.

Parle?

SOPHIE.

Vous me l'avez destiné ; il m'est plus cher qu'un autre.

LE BARON.

Quand même il ne partagerait pas tes sentimens?

SOPHIE.

Et pourquoi ne les partagerait-il pas?.... Ce billet....

LE BARON, *ingénuement.*

Tu le lirais toujours?

SOPHIE.

Mais, mon père.... il pourrait nous procurer bien des éclaircissemens....

LE BARON, *indigné.*

Vile et sotte petite villageoise! (*Sophie se retourne et pleure.*) Je crois que tu pleures, et pourquoi?

SOPHIE.

O mon père! me faut-il toujours entendre de votre bouche le même reproche! Pourquoi m'avez-vous repoussé de votre sein? Pourquoi m'avez vous pendant neuf ans, laissé élever parmi des paysans?

LE BARON, *à part.*

Fatalité, qui préside à presque toutes les actions de l'homme!

SOPHIE.

Privée du bonheur d'avoir jamais pu connaître une mère dont les soins eussent formés mon cœur et mon esprit; je perds chaque jour quelque chose de l'amour de mon père.

LE BARON.

Qui te dit cela?

SOPHIE.

Le nom que vous me donnez.

LE BARON.

Eh bien, pardonne, mon enfant, cela ne m'arrivera plus.

(*Sophie lui baissant la main.*)

LE DOCTEUR.

Et-ce qu'à la livrée, on n'a pas reconnu le domestique porteur de ce billet?

SOPHIE.

Non; je m'en suis déjà informée.

LE DOCTEUR, *au Baron.*

Connaissez-vous la naissance de l'Enseigne? Je voulais déjà ce matin vous le demander.

LE BARON.

Il est de bonne famille, mais les auteurs de ses jours lui furent enlevés dans un âge qui lui permet à

peine de s'en souvenir. Un parent éloigné se chargea de lui, et dès l'âge de dix ans le fit entrer comme cadet au service du prince. Le parent mourut, et le jeune soldat après 12 ans de service, et plusieurs preuves de bravoure et de bonne conduite dans les dernières campagnes, est enfin parvenu au grade d'Enseigne.

SOPHIE, *qui pendant ce tems-là a retourné et considéré le billet de tous cotés, dit:*

Ah! mon cher père! pardon! au nom du ciel, pardon!

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

SOPHIE

Le billet....

LE BARON.

Eh bien?

SOPHIE.

Il s'est ouvert, sans que je sache comment.

LE BARON, *avec fureur.*

Tonnerre du ciel!

SOPHIE, *effrayée.*

Ce n'est en vérité pas ma faute, mais je ne veux pas le lire.... Tenez, tenez, Monsieur le Docteur, tenez.

(Elle lui abandonne le billet et se sauve.)

SCENE III.

LE DOCTEUR, LE BARON.

LE BARON.

PESTE soit de l'étourdie!

LE DOCTEUR.

Monsieur le Baron; vous êtes bien persuadé que je suis un honnête homme. Eh bien je me permets de vous conseiller la lecture de ce billet.

LE BARON.

Non, Docteur, ce serait une action indigne.

LE DOCTEUR.

Cela ne me paroît point ainsi : ce n'est ni vous ni moi qui l'avons ouvert, et comme vraisemblablement il peut nous procurer quelques lumières....

LE BARON.

Je n'en veux point par cette voie-là.

LE DOCTEUR.

Mais....

LE BARON.

Non, Docteur, je ne le lirai pas.

LE DOCTEUR.

Mais, considérez....

LE BARON.

Ne pouvez-vous pas triompher de votre curiosité ? Lisez-le, je me tairai sur cette action blamable que je désapprouve. Mais je n'en veux pas savoir un mot.

LE DOCTEUR, *après avoir lû tout bas.*

Vous me permettez de vous le communiquer.

LE BARON.

Non, absolument, non.

LE DOCTEUR.

Mais, il s'agit....

LE BARON.

Je suis sourd.

LE DOCTEUR.

Il y va peut-être du bonheur de votre enfant.

LE BARON.

Est-ce une raison pour me permettre une odieuse indiscrétion ?

LE DOCTEUR.

Que tous les reproches et que toutes les suites en retombent sur moi.

LE BARON.

Je n'écoute rien.

LE DOCTEUR.

Vous l'entendez, Baron, ou le destin de votre fille vous est indifférent.

LE BARON.

Eh!.... de par tous les diables! lisez-donc!

LE DOCTEUR, *lit.*

„ Eh! pourquoi donc, mon cher Enseigne, ne „ vous ai-je pas vu depuis huit jours? Mes enfans „ soupirent après vous. Je ne puis consoler votre „ Lolotte; Charles ne veut pas dire un mot de fran- „ çais, qu'il ne vous ait vu. Dans tous les cas donnez „ promptement de vos nouvelles à votre sincère amie, „ Emilie D. B. “

LE BARON.

Votre Lolotte ne peut se consoler!.... Ah! Dieu!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

LE BARON, *à Sophie.*

Que veux-tu?

SOPHIE.

Merwill, vient de rentrer au logis; il étoit comme un homme éperdu; il a pris ma main, en s'écriant avec une voix altérée et qui m'a glacée le sang. Sophie, divine Sophie! Vous ne serez jamais à moi! Rage! serment fatal! Et tout en jettant cette expression du désespoir il s'est précipité dans son appartement.

LE BARON, *reprend le billet des mains du Docteur et le donnant à Sophie, lui dit :*

Lis, lis!

(*Sophie lit tout bas.*)

LE DOCTEUR.

Voulez-vous que j'entre, et que je lui parle?

LE BARON.

Non, Docteur, c'est à moi seul de le voir et de lui parler.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Me croyez-vous un homme ?

LE DOCTEUR.

Sans contredit.

LE BARON.

Doutez-vous que je sache me conduire avec mes semblables ?

LE DOCTEUR.

Oui, dans un camp.

LE BARON.

Laissez-moi seul.

LE DOCTEUR.

Je ne saurais.

LE BARON, *avec fermeté.*

Laissez-moi seul, Monsieur, si vous ne voulez pas que tout soit perdu.

LE DOCTEUR.

Quoi ! vous voulez !....

LE BARON.

Etre seul avec lui !... Oui, seul ; je l'exige ; et s'il a des secrets, il aura moins de peine à les confier à un seul qu'à deux. Ce qu'il ne m'avouera pas, personne n'est capable de le lui arracher.

LE DOCTEUR, *suppliant.*

Mais, cher Baron....

LE BARON.

Monsieur, je ne vous ouvre pas le fond de mon cœur, pour vous trouver ainsi sur mon chemin.

LE DOCTEUR, *avec douleur.*

Puisque vous l'exigez, il suffit. *(Le Docteur sort.)*

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, WILHELMINE.

LE BARON *sonne, et Wilhelmine entre.*

ENGAGEZ l'Enseigne à descendre.

(Wilhelmine sort.)

SOPHIE, *rendant le billet à son père.*

Mon cehr père : je ne pense plus au mariage.

LE BARON.

Va donc?

SOPHIE.

Mais le Docteur a expressément défendu de vous laisser seul.

SOPHIE.

Allez, je le veux ; jamais je ne fus plus à moi-même.... Soyez tranquille ; et laissez-nous.

(Sophie se retire sur un signe impérieux du Baron.

SCÈNE VI.

Le Baron commence par se promener avec humeur, il perd tout d'un coup le souvenir de l'Enseigne; tout en cherchant à rassembler ses idées, il passe de l'une à l'autre jusqu'à ce que reportant les yeux sur le billet adressé à l'Enseigne, il se souvient de son ressentiment, et parcourt la chambre avec une fureur concentrée, il n'y a rien à tracer à l'acteur, il faut que pour être vrai dans cette courte pantomime, il trouve lui-même ce qu'il doit faire ; son plus grand soin doit être de passer assez naturellement d'une manière assez prononcée, d'une idée à une autre pour que le spectateur puisse le suivre dans ses distractions.

SCÈNE VII.

LE BARON, L'ENSEIGNE, *en arrivant il se jette aux pieds du Baron.*

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ? que voulez vous ?

L'ENSEIGNE.

Je veux à genoux, vous rendre grace du présent inestimable que vous vouliez me faire.

LE BARON.

Levez-vous... fi !.... un Officier ne doit jamais fléchir le genoux.

L'ENSEIGNE.

Ce n'est point l'Officier; c'est l'homme qui exprime sa reconnaissance au plus généreux de ses semblables.

LE BARON.

Ainsi, vous acceptez la jeune personne ?....

L'ENSEIGNE, *dans un mouvement de fureur concentrée.*

Grand Dieu ! est-il un malheur qui puisse égaler le mien ?

LE BARON, *vivement.*

Quoi donc ?

L'ENSEIGNE.

Si jamais il s'offre sous vos pas un misérable, vil rebut des douleurs et des tourmens, réduit à implorer la pitié ; croyez qu'il est plus heureux que moi.

LE BARON.

Répondez-moi net. Voulez-vous Sophie ?

L'ENSEIGNE, *après un petit tems.*

Je ne puis.... Je ne saurais.

LE BARON, *au comble du désespoir....*

Serait-il bien possible ! et vous avez agréé la proposition que je vous ai faite !

L'ENSEIGNE, *l'intonation un peu basse.*

Pouvais je croire ? Pouvais-je soupçonner ? Oh si vous vous croyez offensé, vous êtes assez vengé par mon désespoir.

LE BARON, *remet le billet à Merwill.*

Voici un billet à votre adresse.... il est ouvert, mais maudit soit, et vous, et quiconque me croirait capable d'en avoir brisé le cachet ! C'est par la distraction de Sophie que cela est ainsi. (*l'Enseigne en recevant le billet, regarde la signature et le met froidement dans sa poche.*) Vous ne donnez pas plus d'attention à cet écrit.

L'ENSEIGNE.

Et pourquoi en donnerais-je à la chose du monde la plus indifférente ?

LE BARON.

Elle ne l'est parbleu point à mes yeux. La malheureuse petite créature est la cause de l'affront que j'éprouve.

L'ENSEIGNE, *étonné.*

Quelle créature ?

LE BARON.

Votre petite Lolotte qui ne peut se consoler.

L'ENSEIGNE.

Juste ciel ! un soupçon semblable manquait encore à ma misère. N'avez-vous pas été fréquemment dans la maison du conseiller Brenner?

LE BARON.

Oui.

L'ENSEIGNE.

Auriez-vous oublié que les deux enfans qui s'y trouvent, portent les noms de Charles et de Lolotte.

LE BARON.

Je le sais, je m'en souviens.

L'ENSEIGNE.

Eh bien, Baron !.... (*Vivement.*) Il faut vou l'avouer : pour ne recourir à aucune bassesse, pour n'avoir à tromper personne, et pour me soutenir avec

quelque honneur dans mon état, je me suis décidé à donner quelques leçons à ces aimables enfans. (*En baissant la voix.*) Et je me suis réduit à en accepter le salaire; mais sous la loi du secret; car étant gentilhomme, d'injustes préjugés causeraient mon avilissement, si l'on étoit instruit de ce que je fais.

LE BARON.

Au fait, vous ne pouvez donc épouser Sophie, et des nœuds avilissant qu'une folle passion ou l'inexpérience a formés, vous forcent sans doute à les couvrir de voiles aussi mystérieux.

L'ENSEIGNE.

Baron! qu'osez vous penser de moi? Je suis incapable de la moindre bassesse. (*Se contraignant tout-à-coup*) Mais comment vous persuader que vos soupçons sont injustes? Mon honneur est suspect à vos yeux.... Voulez vous croire à des sermens de la bouche de celui dont vous doutez de l'honneur?

LE BARON.

Non, je n'y croirai point. Je me tiens outragé si vous ne me déclarez sincèrement pourquoi vous réfusez la main de Sophie.

L'ENSEIGNE.

Eh! la sais-je?.... Ah! Dieu, je l'ignore, oui, je l'ignore. Accordez-moi quelques jours; je pénétrerai ce secret: oui, je le pénétrerai.... où je succomberai sous le poids de cet horrible mystère.

LE BARON, *après un silence expressif.*

Si j'avais un peu moins de connaissance du cœur humain!.... Je veux mourir si le drôle ne me faisait croire qu'il est honnête homme.

L'ENSEIGNE.

L'impudeur!.... Modérez-vous, Baron.... où....

LE BARON.

Me modérer? après un tel affront?.... Votre amour à éclaté pour ma fille! Ma folle bienfaisance vous a offert sa main; vous l'avez acceptée avec les marques d'une joie excessive, et maintenant....

L'ENSEIGNE

Vous me plaindriez, si vous saviez les raisons....

LE BARON.

Il ne peut, sous le ciel s'en trouver une seule qui puisse excuser votre procédé.

L'ENSEIGNE.

Vous n'ignorez pas, Baron, ce que c'est qu'un serment ?

LE BARON.

Il n'est rien dans votre bouche.

L'ENSEIGNE, *à part.*

O Dieu ! soutiens m'a résignation.

LE BARON.

Ah! je vois trop clairement que j'ai par fois l'esprit aliéné! je songeois à donner ma fille à un homme qui n'a pas rougi de s'abaisser à la ressource la plus vile, et qui par une prétendue délicatesse, s'est défendu de répondre honnêtement à son Général pour avancer dans la carrière de l'honneur ; *(l'Enseigne veut sortir n'étant plus maître de ses mouvemens. Et le Baron lui fermant le passage dit :)* Qui s'avise d'insulter à un vieux soldat qui avoit vieilli sous la tente, avant qu'il quitta son berceau.

L'ENSEIGNE, *avec violence.*

Encore une fois, Baron, n'oubliez pas que je suis un Officier.

LE BARON.

Tu ne l'es point.... tu n'es qu'un misérable.

L'ENSEIGNE, *au comble de la fureur et tirant son épée.*

O rage !.... Malheureux ! vous me ferez raison.... où ...

LE BARON.

Oui, de par tous les diables ! je te la ferai... oui, je te la ferai....*(Il court à son cabinet.)*

SCÈNE VIII.

L'ENSEIGNE *seul, après un moment d'immobilité jette son épée.*

GRAND DIEU ! qu'ais-je fait ?.... Malheureux ! as-tu pu oublier pour qui tu dois conserver tes jours.... Si du moins, je pouvais.... Oui, je le puis.... ma mort peut être pour elle le plus grand bienfait.

(*Il se met à la table, il écrit sur deux papiers, et reprend ensuite son épée.*)

SCÈNE IX.

L'ENSEIGNE, LE BARON *qui est en uniforme français, et l'épée à la main.*

LE BARON.

ME voilà.... c'est parbleu la dernière satisfaction qu'il te sera permis de demander à un vieux soldat.

L'ENSEIGNE.

Point d'insulte, Baron, l'épée, et non de vaines paroles doivent terminer notre différend ; mais si le moindre sentiment d'humanité n'est pas étranger à votre ame, daignez avant tout, m'accorder une demande.

LE BARON.

Défends-toi.... où...

L'ENSEIGNE.

Oui, sans doute ... j'y suis résolu.... Mais.... (*Déposant son épée sur la table.*) Je ne me battrai point avant que ma demande soit accordée.

LE BARON.

Quoi ?.... Comment ? Et de par tous les diables, que peux tu me demander ?

L'ENSEIGNE.

Vous êtes riche. De ma vie dépend celle d'une femme infortunée, qui privée de mes secours, doit périr dans la misère. Signez cette obligation.... Si je tombe sous vos coups, vous la ferez porter à cette adresse.

LE BARON, *furieux*.

Eh ! crois-tu donc trouver en moi le plus simple de tous les hommes ? Moi, donner des secours à ta créature !

L'ENSEIGNE.

L'obligation reste dans vos mains.... Si vous ne trouvez pas la personne digne de votre pitié, digne de votre estime, déchirez le billet.

LE BARON.

Ah ! je vois où tu veux en venir. Prends ton épée.

L'ENSEIGNE.

Non ; avant que vous ayez signé.... Percez... frappez.... la personne que je vous indique vous éclaircira tous.

LE BARON.

Tu veux rappeller mon sang froid, mais tu n'y réussiras pas.... Non, parbleu, non. Je signe. (*Il met son épée sur un fauteuil et signe.*

L'ENSEIGNE, *après que le Baron a signé, lui remet un autre papier.*

Voici l'adresse.... serrez-là.

LE BARON, *lit.*

Madame Helbein, rue du Rempart.... au quatrième étage.

L'ENSEIGNE.

Promettez-moi de me tenir parole, si je péris ?

LE BARON, *réfléchisant et les yeux sur l'adresse.*

Oui.

L'ENSEIGNE.

Que le ciel en soit témoin, et qu'il vous juge, si vous manquez à votre promesse.

LE BARON, *toujour les yeux sur l'adresse.*
C'est tout près d'ici.

L'ENSEIGNE, *reprend son épée.*
Il suffit.... Allons.

LE BARON.
Et elle me déclarera tout ?

L'ENSEIGNE.
Oui. Prends ton épée, vieux soldat, et apprends-moi à te demander raison.

LE BARON.
Un mot auparavant.

L'ENSEIGNE.
Rien, rien.

LE BARON.
Et pourquoï cette femme ne donnerait-elle pas d'abord les éclaircissemens.

L'ENSEIGNE.
Lâche, prends ton épée.

LE BARON.
L'honneur ! mort et diable ! (*Il prend son épée, fond sur l'Enseigne qui se jette sur l'épée du Baron, qui n'a pas le tems de la retirer avec promptitude en disant* :) Malédiction! Qu'est-ce que c'est que ça?

L'ENSEIGNE, *se remettant en garde.*
Eh bien, vieux soldat !.... tu faiblis déjà. Ferme, avance.

LE BARON, *jettant son épée.*
Jeune homme ! veux tu me rendre ton assassin ?

L'ENSEIGNE, *avec égarement.*
Reprends-ton épée.... lâche.

LE BARON, *avec sentiment.*
Pour prix de mon amitié, veux tu faire de moi un meurtrier ?

L'ENSEIGNE.
N'entends-tu pas ? que je t'appelle lâche !

LE BARON.
Appelle-moi comme tu voudras.... Tu ne saurais plus m'aigrir, mon délire est passé.... le tien doit s'évanouir.... Soit mon fils.... confie moi tes peines....

et elles deviendront les miennes. (*L'Enseigne jette son épée loin de lui.*) Indépendamment même de Sophie, tu deviens mon fils, je ferai pour toi ce que fit jadis pour moi un étranger; fais grace à mon emportement.... Tu sais, hélas! à quels égaremens je me trouve quelquefois sujet; allons Merwill, ouvre moi ton cœur, et confie moi tes peines.

L'ENSEIGNE.

Je ne puis.... Je suis lié par un serment.

LE BARON.

Tu l'as déjà rompu. Ne sais-je pas où trouver la personne qui doit m'éclaircir de tout.

L'ENSEIGNE.

Au nom de Dieu, Baron, rendez-moi ce papier.

LE BARON.

Non. Je te jure par mon ame, que je veux te rendre heureux autant qu'il dépendra de moi. Apprends-moi donc tes secrets.... Nomme-moi ton père, adoucis les peines de ma vie, un moment d'imprudence en fut la source éternelle.

L'ENSEIGNE, *saisissant la main du Baron.*

Eh bien? oui, mon père, oui, vous saurez tout: j'accepte votre générosité, votre tendresse. Je veux avec reconnaissance remplir à votre égard tous les devoirs d'un fils. Si j'étais seul, implorerais-je vos secours? Je m'y déroberais plutôt.... Pour moi la mort est le seul bien que je désire.... car sans Sophie....

LE BARON.

Parle; parle.... il est encore possible qu'elle t'appartienne.

L'ENSEIGNE, *vivement.*

Jamais, jamais: (*Avec force.*) la malédiction la plus terrible m'en sépare pour toujours.

LE BARON.

La malédiction, de qui?

L'ENSEIGNE, *avec rapidité.*

Il faut tout vous dire: la personne pour laquelle vous m'avez souçonné *d'une intrigue d'amour*, pour qui j'ai contracté des dettes, pour qui je prenais à

crédit à la pharmacie, les remèdes les plus chers ? pour qui enfin je m'étais réduit à retirer un salaire de mes leçons, cette personne.... est ma mère.... et sa malédiction me sépare de Sophie.

LE BARON, *regardant l'adresse.*

Madame Helbein ?

L'ENSEIGNE.

Nom supposé.

LE BARON.

Et tu voulais mourir pour assurer son sort ? Homme méchant et sauvage ! Tu voulais me rendre ton meurtrier, sur le bord du tombeau ! tu voulais mettre le comble à mes coupables erreurs ! tu voulais enfin redoubler, éterniser les tourmens de ma vie.

L'ENSEIGNE, *confus.*

Oh ! mon père !

LE BARON, *en larmes.*

Que le ciel te pardonne !... Voilà jeunes gens, voilà les suites funestes de votre prétendu point d'honneur. Dès long tems tu aurais pu partager ma fortune... (*S'interrompant.*) Tu ne rougis sans doute pas de ta mère ?

L'ENSEIGNE.

Daignez entendre en deux mots l'histoire de ma vie. Mon père mourut avant ma naissance. Le travail de ma mère à soutenu paisiblement son existence et la mienne. Un vieil officier qui habitait dans la même maison que nous, était notre unique ami ; je lui ai l'obligation de m'avoir fait admettre au service dès mes plus jeunes ans. Après la mort de mon protecteur, notre régiment changa de garnison ; ma malheureuse mère qui voyait l'impossibilité de nous entretenir convenablement l'un et l'autre, exige sous serment que je ne lui donnerois jamais aux yeux du monde le nom le plus sacré de mère ; elle prit celui d'*Helbein*, et me suivit dans toutes mes courses. Nous vivions ainsi dans une obscure détresse, quand la dernière guerre éclata, il fallut nous séparer ; je la laissai malade, et je l'ai retrouvée dans le même état. Ma faible part au butin fait avec honneur sur

le champ de bataille, m'a fourni les moyens de l'amener ici depuis deux ans. (*Avec larmes.*) Depuis lors, cette femme infortunée n'a presque pas quitté le lit de douleurs. Je fis votre connaissance, chez le conseilier Brenner, et par une circonstance heureuse je devins votre locataire. J'aimai Sophie dès que je la vis, mais je ne me flattai jamais de votre consentement (*Avec un sentiment dont l'expression s'augmente à chaque mot*) Aujourd'hui vous m'avez surpris, confondu en me l'accordant; vous avez vu ma joie, mes transports. Je cours à ma mère, je l'instruit de mon bonheur, elle tombe en faiblesse, à peine ranimée par mes soins, elle me défend avec imprécations, de songer à m'unir à Sophie.... J'étais au désespoir : j'embrasse ses genoux, je la supplie de m'apprendre le motif de sa défense : „ Tu l'a sauras après ma mort et tu béniras.... " Voilà ses derniers mots.

LE BARON, *plongé dans une profonde rêverie.*

Sermens, imprécations, sans en dire les motifs.... ce ne peut être qu'un mouvement d'indignation contre moi.... Et à qui dois-je l'attribuer! qu'à cette impitoyable dureté de caractère que j'affecte, et par laquelle je suis connus, généralement connus? Viens ami, je veux voir ta mère.

L'ENSEIGNE.

Non, mon père; l'aspect d'un étranger lui causerait une émotion funeste.... Et mon serment....

LE BARON.

Vas-y donc seul, et déclare lui que tu l'as rompu, mais.... noblement rompu : arrache-lui la cause de la fatale opposition qu'elle met à ton mariage. Dis-lui que je t'ai déjà adopté pour fils : dis-lui que si c'est la dureté de mon caractère et de mon procédé qui me causent l'objet de sa haine, qu'il se trouve assez de personnes en cette ville qui peuvent attester que depuis bien des années le désir, le soin de répandre des bienfaits, est mon unique et ma plus chère occupation.

L'ENSEIGNE : *il reprend son épée.*

Je cours, je vais tout employer pour pénétrer ce fatal secret. O toi, mortel bienfaisant, qui veut récompenser l'amour filial, tiens-moi la promesse dont tu as enivré mon cœur ; il n'est pour moi qu'un bien sur la terre.... Sophie.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE BARON *seul, se promenant d'un air sombre.*

MÉPRISÉ ! haï ! et pourquoi ? Parce que je n'ai pas voulu plus long-tems être le jouet des hommes. Il faut donc choisir entre leur haine ou ma perte.... Eh bien, je quitte le masque.... je me montre tel que je suis.... et je retomberai bientôt dans la misère. Noble jeune homme ! modèle intéressant de la piété filiale ! Un enfant reconnaissant est le plus grand bienfait du ciel.... Ah ! je pouvais peut-être.... montrer que je suis !... Moi ' mais, oui.... j'aurai des enfans qui pourront me chérir et me respecter !... Ah ! je suis plus heureux que je ne mérite de l'être.

SCÈNE XI.

LE BARON, WILHELMINE.

WILHELMINE.

DÉJA seul, Monsieur le Baron. (*Elle marque son étonnement de le voir en uniforme.)*

LE BARON.

Approchez, Wilhelmine. Avouez-moi franchement ce qu'on dit de moi dans la ville.

WILHELMINE.

On n'en dit que du bien, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Cela n'est pas vrai. Vous m'en imposez. Dites-moi la vérité, si vous faites quelques cas de mon amitié.

WILHELMINE.

Mais, Monsieur le Baron, dire les vérités à quelqu'un n'est-ce pas hazarder ?

LE BARON.

Avec moi, non. Ne dit-on pas que je suis un homme dur, brutal !...

WILHELMINE.

Mais, si vous m'ordonnez de parler franchement.... Oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Cela n'est pas vrai, et je déguise mon caractère.

WILHELMINE.

Se déguiser ainsi depuis huit ans.

LE BARON.

Parce qu'à cette époque je fus abusé de la manière la plus indigne, on trompe rarement un homme dur : j'affectai de l'être.... et je suis bon.

WILHELMINE.

A la bonne heure.

LE BARON.

On me regarde aussi comme un avare, sans doute ?

WILHELMINE.

Mais.... oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Cela n'est pas vrai.... mon journal peut en donner la preuve.

WILHELMINE, *à part.*

Son journal !

LE BARON.

On m'accuse aussi d'injustice.

WILHELMINE.

Oh ! pour cela.... non, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Dieu soit loué.... Mais on dit que jamais malheureux ne reçut de moi quelques secours, que je suis incapable de compassion.

WILHELMINE.

Oui, oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Cela n'est pas vrai, j'en appelle encore à mon journal.

WILHELMINE, *à part.*

Que sûrement ne paraîtra jamais imprimé.

LE BARON.

On dit aussi que je tombe par fois dans de singulières distractions, et que je conçois des projets bizarres.

WILHELMINE.

Oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Cela peut être vrai, mais ce n'est jamais pour nuire à quelqu'un.

WILHELMINE.

Mais, Monsieur le Baron, si j'osais....

LE BARON.

Eh bien! quoi?

WILHELMINE.

Prendre la liberté de vous faire appercevoir une singulière distraction.... Votre ancien uniforme de France.

LE BARON.

Vous avez raison...; je vais le quitter.... je l'ai mis.... par distraction.

WILHELMINE.

Et votre épée.... là. (*Elle lui montre la chaise sur laquelle est l'épée.*)

LE BARON.

C'est aussi par ma distraction qu'elle s'y trouve.

WILHELMINE.

Voulez-vous que j'aille chercher votre robe de chambre?

LE BARON.

Non, vous me paraissez trop émue, restez, j'y vais moi-même.

(*Il prend son épée et entre dans son cabinet.*)

SCÈNE XII.

WILHELMINE, *seule.*

JE n'en reviens pas.... que se passe-t-il dans cette tête ? Jouer pendant huit ans un semblable personnage ! Eh ! mais, je n'y conçois rien, tout en me brusquant, son humeur paraissait s'éclaircir. . Depuis huit ans je ne l'ai pas vu comme dans ce moment. Que le ciel le bénisse.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, WILHELMINE.

SOPHIE, *à Wilhelmine.*

Y a-t-il long-tems que l'Enseigne est sorti ?

WILHELMINE.

Mademoiselle, près d'un quart-d'heure.

SOPHIE.

Chère Wilhelmine ! N'as-tu pas su ?

WILHELMINE.

Quoi ?

SOPHIE.

Eh mais; comment mon père est disposé à son égard ?

WILHELMINE.

Mais, bien, à ce que je crois.

SOPHIE, *avec joie.*

Et sur quoi as tu cette idée ?

WILHELMINE.

Sur ce que depuis long-tems je ne l'ai vu dans un état aussi tranquille

SOPHIE.

Dis-tu bien vrai, ma bonne amie ?

WILHELMINE, *souriant.*

Oh ! oui, bien vrai ; il se pourrait que la secrète intrigue de Merwill ne fut pas aussi dangereuse que nous l'avons pensé.

SOPHIE.

C'est aussi mon sentiment.

WILHELMINE.

Mais à-propos ... le jeune homme vous a dit qu'il ne pourrait jamais être à vous....

SOPHIE.

Vous êtes bien-cruelle ma bonne.

WILHELMINE.

Et comment donc ?

SOPHIE.

Vous vous plaisez à me faire luire un rayon d'espoir, et vous l'anéantissez l'instant d'après. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

VOTRE très-humble serviteur, Mademoiselle. (*A Wilhelmine.*) Où est Monsieur le Baron ?

WILHELMINE.

Dans son cabinet.

LE DOCTEUR.

Comment se trouve-t-il ?

WILHELMINE.

Il est dans une situation des plus paisibles. Mais le ciel sait quelles idées ont passés par cette tête singulière ! Dans une de ses distractions, il s'était souvenu de son ancien état d'Officier.... et il avait endossé son uniforme.

LE DOCTEUR.

Son uniforme ?

WILHELMINE.

Et son épée nue était sur le plancher de cette salle. Est-ce que dans ses lubies il aurait voulu montrer quelque manœuvre à l'Enseigne.

LE DOCTEUR, *vivement.*

Comment? que dites-vous? Il faut que je voie....

(Il va pour entrer dans le cabinet du Baron.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, *en robe de chambre.*

LE BARON.

Ah! c'est vous, cher Docteur!

LE DOCTEUR.

Comment vous trouvez-vous, Baron?

LE BARON.

Bien, beaucoup mieux que depuis nombre d'années.

LE DOCTEUR, *bas.*

Comment s'est passé votre conversation avec l'Enseigne?

LE BARON, *bas.*

De la façon du monde la plus singulière.

LE DOCTEUR, *bas.*

Mais encore?

LE BARON, *bas.*

Vous en serez content.

LE DOCTEUR.

Ah! tant mieux! je suis allez passer un moment chez le Conseiller Brenner, il n'est sorte de bien que je n'y aie entendu dire de l'Enseigne. Il y a mieux; le Conseiller qui se fait écouter du Général l'a déjà ramené sans peine à pardonner à la noble vivacité du

jeune homme : il va être nommé Lieutenant, son avancement est certain.

LE BARON.

Lieutenant !... Ah ! je suis charmé qu'on lui rende justice ; mais il pourra, je l'espère, se refuser à tout avancement.

SOPHIE, *qui depuis un moment est demeurée sur un siege anéantie dans des réflexions douloureuses.*

Mon cher père ! ne partirons-nous pas bientôt pour la campagne ?

LE BARON.

Comment ? pourquoi ?

SOPHIE

Je ne me plais plus en ville.

LE BARON.

Sophie, Sophie ! ton cœur est bien blessé...

SOPHIE, *confuse.*

Je ne vous entends pas, mon père.

LE BARON.

Oh ! j'entends.... que tu m'entends bien.

SCÈNE XVI et dernière.

LES MÊMES, L'ENSEIGNE, *qui se jette en entrant dans les bras du Baron, en s'écriant :*

L'ENSEIGNE, *en entrant.*

Mon père !

LE BARON.

Eh bien mon cher fils !

L'ENSEIGNE.

Votre fils !... ne m'ôterez-vous jamais ce nom si cher ?

LE BARON.

Jamais, jamais.

SOPHIE, *bas à Wilhelmine.*

Entends-tu, ma bonne. (*Elle est occupée à tous ce qui se passe entre le Baron et l'Enseigne.*)

L'ENSEIGNE, *avec expression.*

J'ai sur ce titre précieux le droit le plus sacré.

LE BARON.

Tu ne le perdras jamais.... Viens dans mes bras.... Tu sais donc ?....

L'ENSEIGNE.

Tout.... mais comment vous l'apprendre ? N'allez vous pas me repousser de votre sein.

LE BARON.

Je le jure par la tranquillité que je désire éprouver dans mes derniers instans. Je jure de ne t'y repousser jamais.

L'ENSEIGNE, *du ton le plus tendre, mais le plus expressif.*

Eh bien! père cruel ? comment pouvez-vous en repousser ma mère ?

LE BARON, *le regardant fixement.*

Ta mère ?

L'ENSEIGNE.

La livrer aux malheurs, aux besoins, à la honte, et mon existence à l'opprobre ?

LE BARON, *étourdi, d'une voix tremblante.*

Grand Dieu ! Caroline vivrait encore !

L'ENSEIGNE.

Elle vit.... C'est par moi, c'est par son malheureux fils qu'elle demande la réparation de son honneur, et le prix de vingt-deux ans de souffrance.

LE BARON, *anéanti.*

Caroline existe ! (*Il tombe dans les bras du Docteur et de Wilhelmine, qui le place dans un fauteuil.*)

LE DOCTEUR, *fait signe à l'Enseigne pour l'engager à se modérer.*

Monsieur Merwill !...

L'ENSEIGNE.

Je ne puis être votre fils, si ma mère n'est votre épouse, rendez-nous ce que vous nous devez.

LE DOCTEUR, *à l'Enseigne.*

Modérez-vous.

LE BARON.

Docteur.... est-ce un songe ?

L'ENSEIGNE.

Ah ! cruel ! vous balancez.... Écoutez ma mère, ma malheureuse mère, et si votre ame se ferme aux doux sentimens de la nature....

LE DOCTEUR, *toujours occupé à rappeller le Baron à lui-même.*

Jeune homme !

L'ENSEIGNE, *tire de sa poche une lettre et un billet; il lit le billet.*

„ C'est pour empêcher un hymen exécrable, c'est „ pour épargner à mon fils les horreurs d'un désespoir „ tardif, que je vous envoie la lettre que vous ne „ devriez recevoir qu'après ma mort.

(Il ouvre la lettre, et toujours dans un mouvement impétueux qui ne lui permet pas d'appercevoir les signes du Docteur, pour appaiser son effervescence :)

„ Celui que te rendra cet écrit, cruel, est ton „ fils, et le fils de ta Caroline, rends à ma mémoire „ l'honneur dont tu m'as dépouillez aux yeux du „ monde ; rends à mon fils les droits que le sang lui „ donne. — Adieu, ton nom et ton caractère ont „ frappés mes oreilles ; j'ai vécu près de toi sans „ vouloir t'instruire de mon existence; adieu pour

„ jamais, souviens-toi que j'ai employé mes derniers „ instans à implorer pour toi la grace du ciel, et que „ le souvenir de l'amour que je te portai, triomphe „ dans mon cœur de tout autre sentiment. Pour ja- „ mais, adieu. *Caroline de Harwitz.* "

LE BARON, *serrant avec transport son fils entre ses bras.*

Mon fils, mon cher fils! (*A Wilhelmine.*) Mes habits.

L'ENSEIGNE.

Vous nous reconnaissez.

LE BARON.

Mes habits! allons à ta mère, à ma Caroline, qu'elle apprenne ce que j'ai souffert depuis le moment funeste où je m'égarai; elle en sera convaincue: elle me pardonnera.

L'ENSEIGNE.

Vous nous reconnaissez! ô mon père!

LE BARON.

Mes habits!... Je veux la voir.

L'ENSEIGNE.

Dans ce moment!... Mais l'épuisement où elle se trouve?...

LE DOCTEUR.

Non, Baron.... votre vue peut lui devenir fatale.... demain.

LE BARON.

Innocente et malheureuse victime. (*Il retombe dans son fauteuil.*)

LE DOCTEUR.

Merwill; votre violence aurait pu donner à votre père le coup de la mort.... Il n'était point incertain.... il était accablé.

L'ENSEIGNE.

La douleur m'égarait.... pardon.

SOPHIE, *qui s'est tristement rapprochée de l'Enseigne, lui dit sans le regarder:*

Vous êtes donc mon frère ?

L'ENSEIGNE, *du même ton.*

Oui, chère et trop chère Sophie !

LE BARON.

Caroline existe.... Docteur, Docteur.... ma tête se trouble.

LE DOCTEUR.

Je rends grace au ciel de ne pas vous voir dans un état plus allarmant.

SOPHIE.

Vous me devez votre amitié.

L'ENSEIGNE.

Ah ! c'est au fond de mon cœur que le sentiment en est gravé.

LE BARON.

Tant de joie dans un instant !... Ah ! je me sens hors d'état de le supporter.

LE DOCTEUR.

Vivez Baron, vous porterez la consolation dans votre famille, vous vivrez pour le bonheur de tant d'infortunés qui vous doivent tout.

SOPHIE, *à l'Enseigne.*

Mon cœur me disait que je devais prendre à vous le plus tendre intérêt.

L'ENSEIGNE.

Et le mien, Sophie, et le mien, dès le premier instant, ne sembla-t-il pas m'annoncer....

LE BARON.

Qu'elle soit ta femme : oui, mes enfans, ce soir je vous unis.

SOPHIE.

Avec mon frère ?

L'ENSEIGNE.

Avec ma sœur ?

LE BARON.

Tu n'étais point ma fille, Sophie.... tu la deviens.

SOPHIE, *avec joie.*

Je n'étais pas votre fille.

L'ENSEIGNE.

Vous n'avez pas contracté en France un second mariage ?

LE BARON.

Non, mon fils.

L'ENSEIGNE.

Ma mère, accablée de cette cruelle idée, voulait mourir ignorée de vous.

LE BARON.

Jamais ta mère n'a cessé d'être à mes yeux ma seule et unique épouse ; je parcourai l'Allemagne pour retrouver ma Caroline, je traversai un village, un incendie m'arrête, une maison de peu d'apparence était en flammes, je saute à bas de ma chaise, je vole au secours de ces infortunés, et j'arrache un enfant aux flammes ; cet enfant c'était toi, je te pris dans mes bras ; je me dis : „ cet enfant que le ciel „ me donne peut diminuer mes torts envers ma „ Caroline " ; le hasard t'avait confié à leurs soins, quelques papiers authentique attestoient cependant ta naissance que je n'ai pu découvrir, je t'adoptai, je confiai ton éducation à ces bons villageois qui implorèrent de moi cette faveur ; ils ne sont plus, mais les titres qui constatent ton état civil me restent ; je rends grace au ciel qui me permit en t'adoptant, de me donner un fils qui fera le bonheur de ma fille et ma consolation.

SOPHIE, *se jettant dans les bras du Baron.*

Ah ! mon père ! (*A l'Enseigne.*) Que ne puis-je vous rendre ce qui se passe dans mon cœur.

L'ENSEIGNE.

Ah ! Sophie, est-ce assez de notre vie, de nos soins et de notre amour pour payer tant de bienfaits.

LE BARON.

Allons, mes chers enfans ; allons auprès de votre aimable mère. O ma Caroline, puisse cet événement te rendre à la vie ; je te dois tout, ô mon Dieu ! tu me rends ma raison, le bonheur, mon épouse, et mon fils et ma fille.

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 09 14 07 009 9